

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-QUATRIÈME NUMÉRO

FÉVRIER 1898



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

1898

PAUL
B
No. 5
no 69-62
17-1900

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 janvier 1898.

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la foi dans
l'archidiocèse de Québec, pour l'année 1897,
61ème année.*

VILLE DE QUÉBEC

Basilique.....	\$169 17	Report.....	\$324 95
Notre-Dame de la Garde	1 00	Saint-Jean-Baptiste.....	75 00
Archevêché.....	10 00	Ecole des Frères de Saint-	
Séminaire.....	16 00	Jean-Baptiste.....	120 00
Hôtel-Dieu.....	28 00	Saint-Roch.....	502 91
Ursulines.....	40 00	Ecole des Freres de S.-Roch.	105 75
Hôpital-Général.....	34 00	Saint-Sauveur.....	187 84
Sœurs de la Charité.....	8 45	Ec. des Freres de S.-Sauveur	131 50
Sœurs du Bon-Pasteur..	4 00	Asile Saint-Michel.....	11 83
Saint-Patrice.....	14 33	Hôpital du Sacré-Cœur...	5 00
A reporter.....	\$324 95	A reporter.....	\$1464 78

CAMPAGNES

Report.....	\$1464 78	Report.....	\$2193 34
Adrien Saint.....	4 00	Bernard Saint.....	10 50
Agapit Saint.....	9 00	Berthier.....	6 60
Agathe Sainte.....	7 20	Bienville.....	36 00
Alban Saint.....	33 94	Bruno Saint.....	1 00
Alexandre Saint.....	5 80	Buckland.....	2 67
Ambroise Saint.....	25 00	Cajetan Saint.....	2 59
Anastasia Sainte.....	7 00	Calixte Saint.....	65 75
Ancienne Lorette.....	112 25	Cap-Santé.....	20 69
André Saint.....	17 00	Cap-Saint-Ignace.....	105 40
Ange-Gardien.....	38 00	Casimir Saint.....	36 00
Anges SS. de Beauce....	3 50	Catherine Sainte.....	6 70
Anne Sainte de Beaupré..	25 00	Charles Saint.....	32 25
Anne Ste de Lapocatière	54 00	Charlesbourg.....	88 72
Anselme Saint.....	41 90	Château-Richer.....	9 27
Antoine Saint.....	8 75	Claire Sainte.....	
Antonin Saint.....	13 75	Collège de Lévis.....	22 95
Apollinaire Saint.....		Collège de Sainte-Anne.	2 00
Aubert Saint.....	7 00	Côme Saint.....	
Augustin Saint.....	196 83	Cranbourne.....	
Basile Saint.....	25 00	Croix Sainte.....	65 00
Beaumont.....	44 80	Couvent de Sillery.....	
Beauport.....	48 70	Cyrille Saint.....	6 64
A reporter.....	\$2193 34	A reporter.....	\$2703 93

Report.....	\$2703 93
Damase Saint.....	4 32
Damien Saint.....	
David Saint.....	20 00
Denis Saint.....	25 00
Deschambault.....	73 00
Désiré Saint.....	
Ecureuils.....	15 30
Edouard St de Frampton	2 00
Edouard St de Lotbinière	75 00
Eleuthère Saint.....	3 00
Elzéar Saint.....	6 70
Emmélie Sainte.....	8 23
Ephrem Saint.....	7 10
Etienne Saint.....	27 30
Eugène Saint.....	10 45
Evariste Saint.....	13 00
Famille Sainte.....	23 00
Félix Saint.....	5 25
Ferdinand Saint.....	12 00
Ferréol Saint.....	19 52
Flavien Saint.....	25 00
Foye Sainte.....	30 59
François St de Beauce...	15 00
François St du Sud.....	41 00
François St I. O.....	17 75
Frédéric Saint.....	43 00
Georges Saint.....	18 00
Germain Saint.....	1 00
Germaine Sainte.....	
Gervais Saint.....	30 00
Giles Saint.....	6 95
Grégoire Saint.....	3 31
Grondines.....	54 45
Hélène Sainte.....	32 18
Hénédine Sainte.....	32 25
Henri Saint.....	48 50
Honoré Saint.....	
Inverness ..	10 21
Isidore Saint.....	47 18
Ile-aux-Grues ..	29 20
Islet ..	78 81
Jean-Chrysostôme Saint.	12 00
Jean Saint, Deschailions.	21 76
Jean Saint, I. O.....	100 00
Jean Saint, Port-Joly...	45 00
Jeanne Sainte.....	20 42
Joachim Saint.....	39 50
Joseph Saint, de Beauce.	83 30
Joseph Saint, de Lévis...	35 89

A reporter..... \$3977 35

Report.....	\$3977 35
Julie Sainte.....	15 47
Justine Sainte.....	
Kamouraska.....	10 00
Lambert Saint.....	13 46
Lambton.....	4 00
Laurent Saint.....	125 00
Laval et Lac-Beauport...	3 25
Lazare Saint.....	15 75
Léon Saint.....	
Lévis.....	276 07
Lotbinière.....	40 00
Louise Sainte.....	9 50
Magloire Saint.....	4 75
Malachie Saint.....	
Marguerite Sainte.....	
Marie Sainte.....	
Martin Saint.....	
Maxime Saint.....	
Méthode Saint.....	
Michel Saint.....	55 00
Mont-Carmel.....	1 25
Narcisse Saint.....	3 35
Nérée Saint.....	2 00
Nicolas Saint.....	22 55
N.-D. de Montauban...	4 00
N.-D. du Portage.....	15 18
N.-D. du Rosaire.....	
Onésime Saint.....	1 00
Pacôme Saint.....	3 75
Pamphile Saint.....	22 75
Pascal Saint.....	24 00
Patrice Saint.....	2 60
Paul Saint.....	8 34
Perpétue Sainte.....	9 93
Pétronille Sainte.....	18 62
Philémon Saint.....	
Philippe Saint.....	
Philomène Sainte.....	7 52
Pierre St, de Broughton	18 38
Pierre Saint, I. O.....	100 15
Pierre Saint, du Sud.....	24 06
Pointe-aux-Trembles...	45 00
Portneuf.....	27 00
Prosper Saint.....	1 00
Raphaël Saint.....	9 00
Raymond Saint.....	52 55
Rivière-du-Loup.....	53 00
Rivière-Ouelle.....	3 18
Roch Saint, des Aulnaies.	31 00

A reporter..... \$5060 76

Report.....	\$5060 76	Report.....	\$5119 64
Romuald Saint.....	22 87	Sylvestre Saint.....	9 38
Sacré-Cœur de Jésus.....	9 00	Thomas Saint.....	80 60
Sacré-Cœur de Marie....		Tite Saint.....	3 12
Samuel Saint.....	6 85	Ubalde Saint.....	1 00
Sébastien Saint.....	15 00	Valcartier.....	
Séverin Saint.....		Vallier Saint.....	40 00
Sillery.....		Victor Saint.....	
Sophie Sainte.....	5 16	Zacharie Saint.....	
Stoneham.....			
	<hr/>		
A reporter.....	\$5119 64	Total.....	\$5253 74

Montant des contributions.....	\$5253 74
Intérêts et dons particuliers, etc.....	161 05
Don de Demoiselle Rémillard de Saint-François du Sud.....	22 00
Legs de feue veuve Rémy Rémillard de Sainte-Marguerite...	25 00
“ feu Magloire Asselin de la Sainte-Famille, I. O.....	5 00
“ feue Dame Philibert Ouellet de Lévis.....	448 00
“ feue Joséphine Kéroack de Montmagny.....	100 00
“ “ la même pour les missions étrangères.....	50 00
“ d’un bienfaiteur inconnu pour les missions étrangères	48 00
	<hr/>
Total de la recette...	\$6112 79

DÉPENSES POUR 1897-98

Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000 00
Annales.....	400 00
Vases sacrés et ornements.....	548 40
Missions des Naskapis.....	100 00
Missions d’Afrique.....	20 00
Missions étrangères (dons spéciaux).....	98 00
Mission de Saint-Adelbert.....	150 00
“ Saint-Camille.....	50 00
“ Sainte-Christine.....	120 00
“ Saint-Damase.....	65 00
“ Saint-Gédéon.....	100 00
“ du Lac Noir.....	100 00
“ Leeds.....	235 00
“ Saint-Ludger.....	100 00
“ Saint-Magloire.....	25 00
“ Saint-Nazaire.....	100 00
“ Notre-Dame du Rosaire.....	47 00
“ Sainte-Rose.....	200 00
Œuvre des Sourds-Muets.....	200 00
	<hr/>
A reporter.....	\$3658 40

	Report.....	\$3658 40
Missionnaire de	Saint-Achillée.....	25 00
"	Saint-Adolphe et de Stoneham.....	200 00
"	Ashford.....	30 00
"	Saint-Benjamin.....	30 00
"	Saint-Bruno.....	50 00
"	Sainte-Christine.....	150 00
"	Saint-Damase.....	150 00
"	Saint-Damien.....	120 00
"	Saint-Eleuthère.....	125 00
"	Saint-Gédéon.....	50 00
"	Inverness.....	150 00
"	Lac Noir.....	150 00
"	Saint-Ludger.....	250 00
"	Laval et Lac Beauport.....	75 00
"	Saint-Marcel.....	150 00
"	N.-D. de Lourdes.....	50 00
"	N.-D. du Rosaire.....	175 00
"	Sainte-Perpétue.....	175 00
"	Sainte-Praxède.....	25 00
"	Rivière-à-Pierre.....	100 00
"	Sainte-Rose.....	200 00
"	Stadacona.....	200 00
"	Saint-Théophile.....	200 00
"	Valcartier.....	100 00
"	Saint-Rémi.....	150 00
	Total.....	\$6638 40

RÉSUMÉ.

Recette de 1897.....	\$6112 79
En caisse de l'an dernier.....	525 61
	<hr/>
	Total de la recette..
	\$6638 40
Somme allouée pour 1897-96.....	6638 40
	<hr/>

Conseil de la Propagation de la Foi à Québec

L'Honorable P. GARNEAU, Président,
M. TH. LEDROIT, Vice-Président,
Mgr C. A. MAROIS, V.-G.
M. J. A. CHARLEBOIS, Secrétaire.
Mgr H. TÊTU, Trésorier,
M. J. ELIE MARTINEAU,
M. CYRILLE TESSIER,
M. ED. FOLEY,
L'Honorable THS CHAPAIS.

Archevêché de Québec, 31 décembre 1897.

H. TÊTU, P^{TR}E.

DIOCÈSE DE MONTREAL

*État des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse
de Montréal, pour l'année 1897.*

VILLE DE MONTREAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame (2 ans).....	680 00	Report.....	\$1616 40
Saint-Pierre (2 ans).....	677 73	Hochelaga.....	20 00
Notre-Dame de Grâce....	61 62	Saint-Grégoire.....	18 00
Saint-Louis.....	51 00	Saint-Vincent.....	14 50
Hôtel-Dieu.....	38 45	Sacré-Cœur.....	13 75
La Cathédrale.....	31 60	Le Gesù.....	11 62
Saint-Jacques.....	28 00	Sainte-Cunégonde.....	10 00
Saint-Charles.....	27 00	Collège de Montréal.....	5 00
Saint-Jean-Baptiste.....	21 00	Sainte-Brigide.....	3 00
<hr/>		<hr/>	
A reporter.....	\$1616 40	Total.....	\$1712 32

CAMPAGNES.

L'Épiphanie.....	126 82	Report.....	\$1646 98
Saint-Constant.....	124 15	Contrecoeur.....	40 00
Saint-Rémi.....	110 00	Saint-Martin.....	40 00
St-Michel de Nap.(2 ans)	98 75	Sainte-Thérèse.....	36 43
Saint-Roch de l'Achigan	82 00	Saint-Jean.....	36 00
L'Assomption.....	80 29	Repentigny.....	36 00
Saint-Philippe (2 ans) ...	80 00	Saint-Alexis.....	35 00
Mascouche.....	78 41	Saint-Vincent de Paul..	35 00
Ste-Anne des Pl. (2 ans)	70 00	Saint-Paul de Joliette...	33 00
Verchères.....	68 00	Sault-au-Récollet	30 00
Laprairie.....	65 00	Sainte-Elisabeth.....	28 20
Varenes.....	65 00	Saint-Lin.....	27 00
Saint-Jacques de l'Achig.	63 00	Saint-Frs de Sales.....	25 00
Saint-Paul l'Ermite.....	61 25	Chambly.....	24 00
Saint-Cyprien.....	57 50	Saint-Léonard de P. M..	20 15
Terrebonne.....	54 02	Saint-Hubert.....	20 00
Saint-Isidore.....	51 55	C. du Sacré-Cœur (Sault)	20 00
Saint-Ignace (2 ans).....	50 50	Saint-André.....	20 00
Boucherville.....	50 00	Sainte-Rose.....	20 00
Saint-Sulpice.....	46 20	Saint-Ambroise	18 77
Saint-Esprit.....	41 50	Pointe-aux-Trembles....	18 50
Saint-Gabriel de Brandon	41 04	Lachenaie	18 00
Berthier.....	41 00	Sainte-Marie-Salomé....	18 00
Saint-Cuthbert.....	41 00	Saint-Félix de Valois....	18 00
<hr/>		<hr/>	
A reporter.....	\$1646 98	A reporter.....	\$2264 03

Report	\$2264 03	Report.....	\$2448 61
Lavaltrie.....	17 56	St-Théodore de Chertsey	3 64
Saint-Thomas.....	17 55	Saint-Alphonse	3 50
Sainte-Scholastique.....	16 00	Longue-Pointe.....	2 50
Sainte-Théodosie.....	15 68	Sainte-Adèle	2 05
Saint-Jacques-le-Mineur	14 77	Lacolle.....	2 00
Saint-Edouard.....	14 50	Saint-Michel des SS.....	2 00
Sainte-Mélanie.....	12 50	Saint-Sauveur	1 50
Saint-Augustin.....	12 50	Saint-Canut	1 25
Rivières des Prairies....	10 50	Saint-Côme.....	1 07
Pointe-Claire.....	9 00	Sainte-Marguerite.....	1 00
Pénitencier St-Vincent..	6 75	Saint-Eustache.....	1 00
Caughnawaga	6 15	Saint-Joseph du Lac.....	1 00
Sainte-Julie.....	5 84	Saint-Hippolyte	0 83
Sainte-Dorothée.....	5 50	Saint-Colomban.....	0 80
Rawdon.....	5 28	N.-D. de la Merci.....	0 65
Saint-Benoit.....	5 00	Saint-Damien.....	0 50
Saint-Placide	5 00	Saint-Luc.....	0 40
Saint-Janvier.....	4 50		
		Total.....	\$2474 20
A reporter.....	\$2448 61		

DIVERSES SOURCES.

Legs Succession Létang.....	\$ 78 31
“ feu Messire Paul Leblanc.....	500 00
Par Intérêts, etc.....	570 00
Piarrres Sacrées.....	43 00
	<hr/>
Total.....	\$1191 31

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1897.

Ville et Banlieue.....	1712 32
Campagnes.....	2474 20
Diverses Sources.....	1191 31
	<hr/>
Grand Total.....	\$5377 83

*État des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la
Foi, à Montréal, pour l'année 1897.*

Au Missionnaire de Saint-Alphonse.....	\$125 00
“ de Saint-Côme.....	125 00
“ de Saint-Calixte.....	125 00
	<hr/>
A reporter.....	\$375 00

	Report.....	\$375 00
Au missionnaire de Saint-Damien.....		125 00
“ de Sainte-Emmélie.....		125 00
“ de Rawdon.....		125 00
“ de Sainte-Lucie.....		150 00
“ de Sainte-Marguerite.....		150 00
“ de Saint-Michel des Saints.....		150 00
“ de Sainte-Hippolyte.....		200 00
“ de Saint-Edmond.....		200 00
“ de Saint-Colomban.....		300 00
“ de Saint-Zénon.....		300 00
“ de N.-D. de la Merci.....		300 00
“ de Caughnawaga.....		800 00
“ des Syriques.....		118 00
“ de Sainte-Marie-Salomé.....		75 00
“ des Italiens.....		80 00
Aux Sourds-Muets.....		200 00
A Mgr N.-Z. Lorrain.....		200 00
A l'Œuvre des Tabernacles.....		100 00
Aux Missions de Madawaska.....		100 00
“ du Nord-Ouest.....		100 00
	Total.....	\$4273 00

DÉBOURSÉS

Allocations de 1897.....	\$4273 00
Pierres Sacrées.....	79 05
Annales, Impressions, etc, etc.....	72 18
Administration, Intérêts, Prêts, etc.....	728 00
	Total des déboursés...\$5152 23

RÉSUMÉ

En Caisse au 31 décembre 1896.....	\$6033 60
Recettes de 1897.....	5377 83
	Total..... \$11411 43
Déboursés de 1897.....	5152 23
En caisse au 31 décembre 1897 pour les dépenses de 1898.....	\$6259 20

ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL, 14 JANVIER 1898.

J.-A. VAILLANT, ptre., chan.,

Treasorier.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES

RECETTES DE LA PROP. DE LA FOI EN 1897

Balance en caisse, 1er janvier 1897.....	\$286 32	Report.....	\$1412 32
Trois- (Paroisse) 183 85 } Rivières(Ursulines) 32 50 }	216 35	Saint-Sévère.....	24 00
Louiseville.....	83 71	Saint-Paulin.....	28 00
Saint-Léon.....	77 00	Saint-Didace.....	23 45
Maskinongé.....	69 23	Saint-Théophile (Lac à la Tortue).....	23 30
Saint-Barnabé.....	65 00	N.-D. Mont-Carmel.....	21 00
Saint-Etienne.....	55 00	Saint-Elie.....	20 58
Saint-Tite.....	52 10	Saint-Séverin.....	16 00
Sainte-Thècle.....	51 00	Saint-Jacques des Piles...	15 50
Batiscan.....	50 00	Saint-Adolphe.....	14 60
Sainte-Anne de la Pérade	47 11	Le Cap Sainte-Magdeleine	13 50
Saint-Boniface.....	46 55	Sainte-Ursule.....	12 60
Yamachiche.....	46 00	Saint-Luc de Champlain.	12 50
Champlain.....	44 19	Saint-Alexis des Monts...	12 30
Sainte-Geneviève.....	43 69	Saint-Matthieu (2 ans)....	21 25
Saint-Prosper.....	43 00	Saint-Jean des Piles.....	4 00
Saint-Stanislas.....	37 00	La Pointe du Lac.....	
Saint-Justin.....	36 72	Sainte-Flore.....	
Saint-Maurice.....	35 75	Dame D. Turner.....	4 68
Saint-Narcisse.....	26 60	Legs Vve Ed. Boudreau..	180 00
A reporter	\$1412 32	Total.....	\$1859 58

DISTRIBUTION DE LA RECETTE DE 1897

A Saint-Matthieu	\$150 00
“ Jacques des Piles.....	150 00
“ Jean des Piles.....	100 00
“ Joseph (Mékinac).....	150 00
“ Théodore (Grand'Anse).....	200 00
“ Timothée (rang Saint-Pierre).....	125 00
“ Charles (Mastigoche).....	100 00
A divers.....	450 00
Aux Annales.....	70 00
Montant distribué.....	\$1495 00
Balance en caisse au 31 décembre 1897.....	364 58

L.-SÉV. RHÉAULT, Ptre, V. G.,

Trésorier.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE

Propagation de la Foi en 1897

RECETTES

Saint-Denis.....	\$135 63	Report	\$1195 74
Saint-Antoine.....	105 00	Sainte-Angèle de Monn..	9 00
Saint-Ephrem d'Upton..	72 50	Saint-Pie.....	9 00
Saint-Pierre de Sorel....	65 70	Saint-Charles.....	8 90
Saint-J.-Bte de Rouville	65 00	St-Romuald W.Farnham	8 70
Saint-Hyacinthe (Conf.)	61 00	Saint-Nazaire	8 00
Saint-Ours (Imm. Cone)	50 00	L'Ange-Gardien.....	8 00
Saint-Alexandre	46 50	Saint-Césaire	7 00
St-Bernardin-Waterloo..	42 00	St-Paul d'Abottsford...	5 00
Saint-Hugues.....	41 50	St-Vincent d'Adamsville.	4 50
Saint-Sébastien	40 00	Sainte-Hélène.....	4 16
Belœil (Saint-Matthieu).	35 82	Saint-Barnabé.....	4 00
Saint-Grégoire.....	35 00	Saint-Liboire.....	4 00
Saint-Simon.....	35 00	N-Dame de Richelieu....	4 00
Sainte-Rosalie.....	33 50	Saint-Armand	4 00
Sainte-Anne de Sorel....	28 00	Sainte-Pudentienne	4 00
N.-D. du Rosaire, St-H..	27 60	Saint-Valérien	4 00
Sainte-Brigide.....	26 75	Saint-André d'Acton....	3 25
Sainte-Marie-Monnoir ...	25 00	St-Georges d'Henriville.	3 00
La Présentation.....	21 00	Sacré-Cœur de Granby...	2 75
Sainte-Madeleine	20 00	Sainte-Cécile de Milton..	2 50
Saint-Aimé.....	16 50	Saint-Damien Bedford..	2 00
Saint-Théodore d'Acton.	16 30	Sainte-Croix de Dunham	1 50
Notre-D. des Anges.....	16 20	Saint-Mathias	1 25
Saint-Robert.....	15 69	Saint-Alphonse.....	1 00
Sainte-Victoire	14 55	St-Edouard de Knowlton	1 00
Saint-Roch.....	13 00	St-Jacques, Clarenceville	1 00
Saint-Athanase.....	12 00	Saint-Joseph de Sorel....	1 00
St-Pierre de Vérone P.-R	12 00	Sainte-Sabine.....	1 00
Saint-J.-Bte de Roxton.	12 00	Ste-Anne de Sabrevois..	90
Saint-Dominique.....	11 50	Saint-Ignace.....	85
Saint-Damase.....	11 25	St-Louis de Bonsecours..	50
Saint-Hilaire	11 00	Saint-Marcel.....	50
Saint-Jude.....	11 00	Ste-R. Lima Sweetsburg.	50
Saint-Marc.....	10 25		
			<hr/>
A reporter.....	\$1195 74		\$1316 50

Total des contributions : \$1316 50

Don de Mde R. Daigneault, de Saint-Pie..... 10 00

“ M. W. Richer, de Saint-Denis..... 90 00

Recette totale..... \$1416 50

DÉPENSES

Déficit de l'année 1896.....	\$ 85 95
Eglises et ornements du culte.....	950 00
Missionnaires.....	300 00
Annales	72 00
	<hr/>

\$1407 95

Balance en caisse..... 8 55

C. A. BEAUDRY, Ptre, Chen., *Trésorier.* \$1416 50

ETAT DE L'ŒUVRE

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI POUR 1897

DANS LE DIOCÈSE DE VALLEYFIELD

DÉBOURSÉS

Allocations aux curés du diocèse.....	\$500 00
Annales, etc.....	47 00
	<hr/>
Total.....	\$547 00
Recettes totales.....	\$513 22
	<hr/>
Déficit comblé par la corporation épiscopale.....	33 78

C. A. SANTOIRE, V. G.

Secrétaire.

Evêché de Valleyfield, 17 janvier 1898.

DAHOMÉ

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

TOUCHANTE HISTOIRE

DE

JAORI LE DAHOMÉEN

N lira avec émotion l'histoire de Jaori. C'est l'histoire d'un pauvre et simple enfant de ce terrible pays du Dahomay, où le zèle des Pères des Missions Africaines de Lyon a obtenu en ces dernières années de si nombreuses conversions. Plus de 3,500 catholiques se trouvent dans la ville d'Agoué, de Whydah, d'Atacpané et dans les stations secondaire. Toutes ces localités sont pourvues d'église et d'école. Le successeur du regretté P. Lecron, dont la mort est rappelé dans cette lettre en termes si touchants, est le R. P. Bricet.

De tout temps, Dieu s'est choisi, au sein même du paganisme, des âmes privilégiées, fidèles à suivre les lumières de la raison et promptes à recevoir la bonne nouvelle. C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans les contrées les plus idolâtres, le missionnaire rencontre parfois de ces intelligences qui semblent nées pour la vérité, de ces cœurs ouverts aux sentiments élevés. Dieu récompense cette droiture naturelle et souvent se manifeste à ces âmes d'élite. Que de fois n'ai-je pas entendu citer de pareils exemples ! Je ne rapporterai ici que l'un de ceux dont j'ai été l'heureux témoin. Lisez.

Jaori, notre héros, était issu d'un sang tout païen et d'une famille de haute lignée. Ses premières années se passèrent auprès de ses parents, dans la crainte du fétiche et des féticheurs. Mais bientôt l'enfant sentit naître en lui une aversion invincible pour ces idoles de terre, une répugnance instinctive pour les pratiques ridicules ou malsaines de leurs adorateurs. Les premiers rayons de la grâce avaient frappé cette âme. Dès lors, Jaori résolut de se soustraire aux siens. Il avait dix-huit ans. Il entra au service d'un blanc. Or, il se rencontra que la conduite de ses maîtres était des moins édifiantes ; leurs exemples, loin de l'attirer à la vraie religion, ne pouvaient que l'en détourner. Mais le bon Dieu veillait sur cette âme.

Un jour, il frappait à la porte de la mission, sans jamais avoir entendu parler, ni du missionnaire, ni de la religion des blancs. Qui donc avait conduit ses pas ? Le hasard ? Non. La Providence. . . Le Père paraît :

“ — Blanc, dit Jaori, sans compliment, je viens chez toi. . . Je veux te parler.

“ — C'est bien, mon enfant. Mais d'où viens-tu ? et que désires-tu ?

“ — J'ai marché pendant cinq heures pour venir te voir et apprendre à servir Mau (Dieu) comme toi.”

Il exposa ensuite sa situation, ses ennuis, ses tristesses. L'affaire était délicate et la conversion paraissait difficile. Comment arriver à l'instruire malgré l'éloignement et les mauvaises dispositions de ses maîtres ? Néanmoins il fut décidé que Jaori reviendrait chaque samedi soir prendre sa leçon de catéchisme.

* * *

Inutile de dire que le samedi suivant, le jeune homme fut fidèle au rendez-vous. A l'heure dite, il était assis aux pieds du Père, à l'ombre de la grande véranda, écoutant de toutes ses oreilles les premières notions de la sainte doc-

trine. Malheureusement, la science entraînait lentement dans cette tête et n'en sortait que plus vite. Notre vaillant catéchumène avait beau, durant les longues heures du retour, ruminer les paroles du Père, les répéter à haute voix à travers les grandes herbes, sa mémoire infidèle trahissait souvent les efforts de sa bonne volonté. Ajoutez que ses maîtres, une fois instruits de ses pieuses visites à la mission, en profitèrent pour se montrer plus libres, plus éhontés à ses yeux.

Défense même lui était faite parfois de quitter la demeure. Cette terrible épreuve ne dura pas moins de quatre ans; mais sans lasser le courage, sans ralentir le zèle de celui que la grâce avait touché. Et pendant quatre années, on vit le jeune Jaori entreprendre chaque samedi, tantôt avec la permission du maître, tantôt à son insu, un long voyage de cinq heures, afin de recevoir, ce jour-là, les instructions et les encouragements du Père.

— Père, disait-il souvent, quand laveras-tu ma tête pour blanchir mon âme?... Tu ne veux donc pas me faire l'enfant du bon Dieu?..

* * *

On touchait enfin au jour tant désiré. C'était la veille du premier de l'an. Le bon Dieu allait adopter Jaori pour son enfant et lui envoyer ses étrennes. Le bonheur du jeune néophyte était au comble. Il reçut le baptême et la sainte communion. Que de grâces à la fois! Aussi sa reconnaissance ne connut-elle de bornes, son action de grâces dura plus de deux heures. Encore l'aurait-il prolongée bien davantage, si un Père ne l'avait forcé à quitter l'église.

A partir de ce moment, on vit éclore en cette terre nouvellement fécondée par la rosée du ciel et tout illuminé par la divine Eucharistie, une floraison céleste. Renoncement, humilité, chasteté, dévouement et tendresse s'épanouirent merveilleusement en cette âme.

Personne, me semble-t-il, n'avait pu parler à notre nouveau chrétien du désintéressement des premiers fidèles, et voilà que spontanément, il s'en vient offrir aux missionnaires sa fortune et sa maison.

“ — Père, dit-il, ma petite ferme, mes esclaves sont à toi ; et moi je serai ton enfant. . . Nous te servirons tous. . .

“ — C'est bien, Jaori, tu as le cœur grand, tu aimes le bon Dieu ”, lui dit le Père préfet, qui ne voyait dans cette générosité insolite et si prompte qu'une pieuse exaltation des premiers jours. “ Garde ta ferme, garde tes esclaves. . . mais que ta main soit toujours large pour le prochain. . . et ton cœur bien tendre pour Dieu.”

Sur ce Jaori partit quelque peu désappointé.

* * *

Plusieurs mois se passèrent. L'enfant était souvent revenu à la mission ; et plus jamais il n'avait été question de l'offre généreuse. Tous les bons désirs, tous les pieux projets semblaient s'être évanouis.

Le perspicace supérieur de se féliciter de sa clairvoyance.

Or, un jour, Jaori arriva chez nous plus préoccupé qu'à l'ordinaire.

“ — Père, ma tête a pensé à tes paroles. . . , mais elle est toujours mécontente et toujours elle me dit: “ Jaori, donne ta ferme au Père, avec tes esclaves. ” — “ Prends tout et cœur sera content et ma tête moins chaude.”

Le calme et la douce persuasion qui accompagnaient ces paroles, ébranlèrent le missionnaire. C'était donc bien là une détermination mûrie, un acte d'abnégation inspiré par la grâce. Refuser eût été travailler contre Dieu. Néanmoins le Père voulut encore tenter une dernière épreuve.

“ — Jaori, lui dit-il, tu as encore ta mère ?

— Oui, Père.

“ Eh bien ! mais ton champ, ton maïs, tes esclaves lui mon appartiennent.

“ — Non, Père . . . Tout cela est à moi, mon maïs et mes esclaves ; et ma mère peut vivre de son travail.”

Impossible de refuser plus longtemps. Bientôt le personnel de la maison s'accrut de Jaori, de son frère et de trois femmes esclaves.

* * *

Quelques semaines plus tard, il s'agissait de céder à la mission une parcelle de terrain. Les chefs du village se réunissent en palabre et délibèrent. La séance fut courte et les avis unanimes. Il ne restait plus qu'à faire comparaître deux ou trois témoins pour certifier que l'endroit désigné n'appartenait à aucun particulier. Nous présentâmes Jaori.

“ — Non, Père, dit le chef de la palabre, cet homme ne peut pas servir de témoin. Il est, comme nous, donateur . . ., il est de la famille royale, l'un des chefs du quartier.”

Jugez de la surprise du Père. Force lui fut de substituer un vieux bonhomme au jeune chrétien. Mais au retour, il voulut éclaircir le mystère.

“ — Pourquoi, dit-il à Jaori, ne m'avais-tu pas jusqu'ici fait connaître ta noblesse ?

Écoutez sa réponse. Dans la bouche d'un Européen, elle n'aurait rien d'extraordinaire ; dans celle d'un noir il en est bien autrement, vu les mœurs du pays, la haute estime en laquelle on tient ici rois et grands, et l'empressement si naturel à nos gens pour faire valoir leurs titres et dignités.

“ — Père, répond Jaori, ça ne vaut pas la peine. Je suis du sang royal . . . Ce n'est rien . . . Le bon Dieu et le Père savent que je suis chrétien. C'est assez.”

Et le missionnaire se tut, édifié de rencontrer tant d'humilité jointe à un tel désintéressement.

* * *

Au Dahomé, comme en Israël, la virginité n'est point connue, et c'est une honte de mourir sans postérité, Jaori était en âge de s'établir. Déjà sa famille lui avait proposé la main d'une jeune idolâtre. Mais le nouveau chrétien savait trop apprécier sa grandeur d'enfant de Dieu ; il sentait combien il eût été indigne de lui de s'unir à une païenne, contrairement aux lois de l'Eglise. D'autre part, il se croyait trop faible pour résister aux instances réitérées de ses parents. Que faire ? . . . Un parti s'offrait . . . C'était la fuite. Jaori l'embrassa sans hésiter ; il s'éloigna de sa ville natale. Au bout de trois longues journées de marche, il parvint dans une de nos stations. C'est là qu'il se fixa après avoir révélé aux missionnaires les motifs de son arrivée si impromptue. Ceux-ci ne pouvaient que le féliciter et admirer sa fermeté. Toutefois craignant pour sa vertu les innombrables dangers de l'âge et d'un milieu corrompu, ils l'engagèrent plusieurs fois à prendre pour femme une chrétienne, une jeune fille de la mission. Ce fut en vain. Dieu avait manifesté à cette âme les secrètes beautés de l'angélique vertu, et lui en avait fait goûter toutes les délices. Encore un sentiment élevé qui était né au cœur et venu du ciel.

“ Non, Père, je ne veux point me marier, je t'appartiens, je suis l'esclave de la Mission et du bon Dieu. Je veux travailler pour toi seulement.”

C'est ainsi que ce jeune homme comprenait la vie chrétienne ; c'est ainsi qu'il la pratiqua.

Bientôt les Pères, trop peu nombreux, se virent obligés d'abandonner, pour un an, cette station. Jaori y resta. On le vit alors, dans son zèle véritablement apostolique, réunir les enfants pour la prière, les catéchiser le dimanche et plusieurs fois la semaine : visiter les chrétiens, leur rappeler la doctrine du missionnaire, en un mot leur prêcher à tous de parole et d'exemple. Cet apostolat dura plusieurs mois. Cependant Jaori gardait la mission, comme

son propre bien, et en faisait gracieusement les honneurs aux étrangers blancs ou noirs qui venaient visiter les Pères absents.

* * *

Ce généreux dévouement de notre héros s'était manifesté presque au lendemain de son baptême, dans des circonstances autrement difficiles. Les premiers bruits de guerre entre la France et la Dahomé étaient parvenus à Agoué. Il fallait en toute hâte, s'il en était temps encore, faire sortir les Sœurs de Wydah où elles couraient risque de perdre la liberté et la vie. Le préfet apostolique chercha un homme hardi, capable de mener à bonne fin cette entreprise. Aller à Wydah n'était rien, mais en revenir!.. Il jeta les yeux sur son fidèle Jaori. On ne lui cacha point les dangers auxquels ce voyage l'exposait. C'était peut-être le fouet ou la prison. Heureux s'il s'en tirait à si bon compte!

“ — Père, envoie-moi, je ne crains pas : pour Dieu et pour toi, je donnerai volontiers ma tête. ”

Il partit et, grâce à Dieu, nos gens s'en revinrent tous sains et saufs. Il eut dans la suite l'occasion de témoigner deux fois de plus son attachement à ceux qui l'avaient adopté, se jetant à l'eau pour empêcher un Père de chavirer, et au besoin sautant gaillardement dans la barre pour arracher aux dents du requin l'un de nous qui avait fait naufrage.

* * *

A la mission deux hommes surtout se partageaient l'affection de ce cœur si dévoué : le R. P. Lecron, alors préfet apostolique, qui l'avait instruit et baptisé; et le R. P. Pasquereau, homme simple et craignant Dieu, qui avait achevé son instruction et lui avait servi de parrain. A la mort de ce dernier, Jaori ne quitta point l'église tant que

le corps du défunt y demeura exposé. Il était là, priant avec ferveur, contemplant le visage de son père aimé, en écartant les mouches doucement, avec le plus grand soin. Les personnes qui ne le connaissaient pas ne pouvaient s'empêcher de demander :

“ — Quelle est donc ce jeune homme dont le cœur est si triste ?... Voyez comme il aimait le Père ! ”

* * *

Le 22 juin 1894, la mission du Dahomé perdait son préfet apostolique, le Très Révérend Père Lecron, cet apôtre à l'intelligence si prompte, au cœur si bon. C'était la plus grande perte que la préfecture eût éprouvée depuis sa création. Ce fut une véritable explosion de douloureux gémissements parmi nos chrétiens. La triste nouvelle n'arriva à Jaori que trois jours après. Sa douleur fut extrême. Il se mit aussitôt en route pour Agoué, dans l'espoir d'y revoir une dernière fois les traits de celui qu'il avait si tendrement aimé. Il arriva après deux jours de marche forcée. Il était trop tard. Déjà son Père reposait à l'ombre de la croix. Ce fut alors pitié de le voir, pitié d'entendre les expressions de sa douleur et ses consolations non moins touchantes adressées aux Missionnaires que cette mort avait frappés au cœur. Qu'on vienne nous dire encore que le noir ne connaît ni l'attachement, ni l'amour ! Comme nous, il a un cœur de chair sensible à tous les bienfaits, capable de tous les dévouements dès que l'eau baptismale l'a purifié et que la grâce du Sauveur a attendri sa dureté native. Notre héros en est un remarquable exemple.

Avant de terminer, jetons un coup d'œil sur la maison de ce vrai chrétien.

Son premier acte avait été d'offrir la liberté à ses esclaves. Tous la refusèrent.

“ — Maître, tu es bon, dit l'un d'eux, tu me donnes la liberté, mais je ne veux pas te quitter... tu vivras avec les Pères... je resterai avec toi chez les Pères.”

Il en fut ainsi. Ce bon indigène ne quitta plus la mission où l'attendaient l'instruction et le baptême. Aujourd'hui il s'est présenté à la porte du ciel, vêtu de sa robe baptismale. Nul doute que saint Pierre ne lui ait fait bon accueil.

Son exemple entraîna deux femmes esclaves. Elle vivent encore chez nous, dans la maison des Sœurs. Une esclave voulut rester auprès de sa maîtresse. La doctrine du bon Dieu entraient peut-être lentement dans sa tête, elle s'y gravait sérieusement et s'y fixait pour toujours. Après avoir refusé de quitter celle dont elle avait été l'esclave, elle se donna à Dieu sans partage, s'obstinant à son tour à ne se vouloir point marier, quoique personne ne lui eût jamais donné pareil conseil, bien au contraire.

* * *

Ces conversions avaient rempli de joie l'âme de notre jeune apôtre. Un nouveau coup de la grâce mit le comble à ses désirs. Jusque-là sa mère s'était entêtée à vivre dans le fétichisme. Ici c'est une loi générale que la femme se convertit plus difficilement que l'homme. Annonçait-on à Akosibatel (était le nom de la mère de Jaori) qu'un blanc ou une blanche, un missionnaire ou une religieuse, était à sa porte, Madame de se démener, de crier à belle voix :

“ Que veut-il ce blanc... ? que veut-elle cette blanche... ? Que viennent-ils chercher encore ?... Ils m'ont prit toute ma maison... ”

Cette obstination persista longtemps. A chaque nouvelle visite, c'étaient de nouveaux cris, de nouvelles malédictions. Mais Jaori priait. Toutes les colères d'Akosibatel tombèrent un jour, elle s'avoua vaincue et se fit baptiser. Aujourd'hui ne lui rappelez pas sa conduite passée ; vous

lui feriez grande peine et c'est une bien bonne femme. Sans doute, sa science religieuse n'est point celle d'un docteur ; mais sa foi et son amour de Dieu sont peut-être plus grands.

Nul chrétien, nul Père, ne m'a donné plus de sujets d'édification que cette nouvelle convertie. Akosibatel passait un jour devant la salle où réside le Saint-Sacrement. A travers la fenêtre son regard se porta sur le tabernacle. A l'instant, je vis cette chrétienne des temps anciens se prosterner par terre et adorer Jésus dans sa pauvre demeure. Quelle foi ! Quel amour ! N'est-ce pas vraiment édifiant !

Quant à Jaori, notre héros, il continue son apostolat dans un village éloigné et gagne des cœurs à Jésus-Christ par sa parole et ses exemples.

CHAN-TONG SEPTENTRIONAL

LETTRE DU R. P. MOELTER.

Persécution ; mauvaise foi des paiens. — Les enfants ; consolation du missionnaire. — L'infanticide. — Les baptiseurs ; touchant épisode.

La persécution. — Mauvaise foi des paiens.

 N sait que la grande province du Chan-tong forme trois vicariats apostoliques différents. Le Chan-tong septentrional a pour évêque Mgr Pierre-Paul de Marchi. Neuf missionnaires européens appartenant comme lui à l'ordre séraphique et huit prêtres indigènes, secondés par plusieurs centaines de catéchistes, donnent leurs soins aux 14,000 néophytes dispersés dans les 360 chrétiennetés de la mission. On lira avec intérêt les détails suivants extraits d'une lettre écrite par le R. P. Moeltner.—

Quand le missionnaire jette à la fin de l'année un regard sur les événements écoulés, il constate, dans l'œuvre accomplie, un mélange de faits consolants et de faits tristes. En Chine, ce sont souvent les derniers qui l'emportent. Il est bien rare que la persécution ne vienne pas entraver le mouvement des conversions, surtout quand elles deviennent nombreuses.

C'est ce qui s'est produit, cette année, dans les préfectures de Dungo et de Lioceng où le travail des catéchistes était récompensé par les plus abondantes bénédictions. En peu de temps, le nombre des néophytes s'éleva à plus de

500 personnes. Mais l'enfer mit tout en œuvre pour décourager les nouveaux convertis. On ne les laissait plus aller à la fontaine et, lorsqu'ils faisaient moudre leur blé, on mettait de la terre et de la boue dans la farine.

Une nuit, on vola à un païen deux bœufs et l'on accusa du crime deux chrétiens. Ces pauvres innocents furent conduits au tribunal de Dung-Carfu où ils furent torturés pendant plusieurs jours.

Je portai plainte auprès du mandarin, à qui je demandai protection pour mes néophytes ; mais il ne m'écouta pas. La persécution éclata sur tous les points. On déclarait que les chrétiens étaient partisans d'une secte dangereuse et que le mandarin avait ordonné de purger ce district de cette engeance. Les armes à la main, les païens pillèrent à plusieurs reprises les maisons des chrétiens et maltraitèrent les fidèles. Alors Mgr de Marchi eut recours au vice-roi de Tsi-Nan-Fou. Ce haut fonctionnaire cita à sa barre nos pauvres persécutés et tous les individus compromis dans l'affaire, et il fit signer aux uns et aux autres un pacte conçu en ces termes :

“ Que tout ce qui s'est passé soit oublié et ne donne lieu à aucune plainte. Que chacun s'occupe tranquillement de ses affaires et qu'on ne se permette plus d'hostilités les uns envers les autres. Qu'il ne soit pas question de dommages-intérêts pour les meubles brisés ou pour les coups et mauvais traitements subis. ”

* * *

Il fallait se contenter de ce jugement, quoique ce fût une défaite pour les chrétiens. Les fidèles, au nombre de 300, n'en persistèrent pas moins dans leurs bonnes résolutions. Ils me prièrent de leur envoyer un catéchiste pour achever de les instruire et de les fortifier dans la foi.

Je remerciai Dieu d'avoir accordé à ces nouveaux convertis, qui étaient encore païens hier, une telle force de caractère. N'est-ce pas là un miracle de la grâce !

Je n'hésitai donc pas à leur envoyer un catéchiste excellent ; mais il arriva ce que j'avais prévu. La maison du chrétien où il s'était installé fut entourée un beau jour par une troupe de fanatiques qui enfoncèrent les portes. Le catéchiste fut accablé de malédictions, puis horriblement battu et conduit dans une pagode où on le garda attaché à un pilier durant vingt-deux jours. Le propriétaire fut frappé jusqu'à mort, on lui arracha la barbe et on le jeta dans la rue.

*
* * *

Aussitôt que j'appris ces persécutions, j'écrivis au mandarin. Il me répondit fièrement :

“ Je ne suis pas un fonctionnaire français (les missionnaires sont sous le protectorat de la France) ; un juge dans le Grand Royaume du Milieu fait ce qu'il lui plaît. ”

Notre vénérable évêque fit de nouveau appel au vice-roi de Tsi-Nan-Fou. Celui-ci envoya l'ordre d'arrêter les plus compromis. Mais il se passa deux mois avant le jugement. Pendant ce temps, les blessures des chrétiens étaient guéries et les coupables avaient eu le temps de recueillir de l'argent afin de gagner le mandarin. Aussi essaya-t-il avec des paroles flatteuses de faire signer aux chrétiens un nouveau traité de paix, ce que je leur défendis de faire : seule, une punition des coupables peut rétablir la dignité de notre religion catholique.

Voilà le 18 du dernier mois de l'année et les vacances du jour de l'an vont durer jusqu'au 20 du mois prochain ; pendant ce temps, les tribunaux sont fermés et il faut que j'attende patiemment le terme de cette période de fêtes.

Comme, d'après les traités conclus avec les puissances européennes, les catholiques peuvent exercer librement leur culte, je renouvellerai le procès. J'espère que Dieu abrégera nos épreuves et nous fera obtenir la victoire désirée.

Les enfants, consolation du missionnaire.

L'infanticide.

Dans les autres parties de ma mission, la paix règne et nous obtenons de bons résultats ; mes collaborateurs sont deux prêtres indigènes et un espagnol. Le nombre des catéchumènes s'est élevé considérablement ; 105 de ceux qui étaient les mieux instruits ont été baptisés.

Un côté très consolant de notre œuvre, c'est le grand nombre d'enfants abandonnés qu'il nous est donné de recueillir et d'élever. Aucun autre pays ne peut fournir autant d'occasions d'exercer la charité. Les parents chinois cherchent souvent à se débarrasser de leurs enfants. C'est ordinairement la pauvreté qui leur fait commettre cette action inhumaine.

Tout le monde se marie en Chine. Le mendiant sans domicile partage sa vie de vagabondage avec une pauvre aussi misérable que lui. Même les aveugles-nés et ceux qui deviennent aveugles à la suite de la petite vérole, épidémie très fréquente dans ces pays, ont tous des épouses aveugles : ils vont ainsi ensemble, le bâton à la main, et en tâtonnant durant des centaines de kilomètres. Les enfants de ces familles mendiantes sont abandonnés à l'endroit où ils viennent au monde.

* * *

Il y a peu de temps j'ai recueilli trois petites filles dans un fossé, devant le village. On peut facilement se figurer ce que ces pauvres petits êtres, n'ayant que quelques lambeaux d'étoffe autour du corps, ont dû souffrir du froid pendant une nuit d'hiver. Les trois fillettes étaient glacées et toutes raidies.

À la fin de l'année dernière, j'avais dans mon district 161 orphelins ; aujourd'hui, j'en ai 203 et 11 sont morts au cours

de l'année. Cette augmentation du nombre des enfants trouvés est la conséquence des inondations du fleuve Jaune.

Des milliers de familles sont sans abri et n'ont pu faire aucune récolte. Trois de mes paroisses sont atteintes par le fléau. Les maisons ont été si complètement rasées qu'on n'en retrouve plus la place. Les habitants ont eu beaucoup de peine à échapper à la mort.

Un chrétien a sauvé sa mère très malade en la mettant dans un panier et en la transportant sur un arbre ; la pauvre femme est restée dans ce séjour aérien une semaine entre le ciel et l'eau.

Nous ne sommes qu'au mois de février et d'ici à la première récolte, au commencement du mois de juin, la misère sera grande ; aussi les enfants abandonnés seront nombreux cette année.

Un brave chinois, veuf depuis peu, travaillait chez un paysan que l'inondation vient de ruiner et qui s'est vu obligé naturellement de renvoyer son domestique ; il se trouve avec deux petits enfants, un nourrisson et sans travail. Qui donnera du lait au nouveau-né ? Qui donnera du pain aux autres enfants ? Est-ce le père, qui a faim lui-même ?

Il n'existe pas ici, comme dans les pays catholiques, des orphelinats, des crèches, des hospices, des ouvroirs de Saint-Vincent-de-Paul, etc.

*
* *

En Europe, on ne peut pas se faire une idée de la pauvreté qui règne ici. Le Chinois y est habitué dès sa jeunesse ; aussi n'a-t-il aucun souci de l'avenir : pourvu qu'il ait un morceau de pain aujourd'hui, demain il trouvera le moyen d'en avoir un autre. Ce que ces gens-là peuvent manger et digérer est incroyable. Outre le son et les débris de blé, ils ramassent dans les champs, au printemps, tout ce qu'ils trouvent en fait de plantes et de bourgeons. Ils

récoltent même les fleurs des peupliers et les laissent un certain temps dans l'eau pour leur faire perdre leur goût amer.

Je n'ai rien exagéré lorsqu'il y a trois ans, durant mon séjour en Europe, ayant visité une maison de correction et une prison centrale, j'ai assuré aux directeurs que plus de la moitié de la population chinoise serait heureuse de changer sa misérable existence contre la situation de leurs pensionnaires.

Cette misère excessive enlève aux Chinois tout sentiment de pitié. Il ne faut donc pas s'étonner que nul parmi eux ne pense à soulager les misères qu'il rencontre. On voit dans les villes et dans les villages des infirmes, affligés de maladies incurables, se traîner par les rues sans que personne en prenne pitié. Si l'un meurt, un autre est tout de suite à sa place et prend les lambeaux qui couvraient le cadavre avant qu'on l'enfouisse dans la fosse commune en dehors de la ville.

Les baptiseurs ; touchant épisode.

Quel champ fertile d'activité s'ouvre ici pour le missionnaire ; mais hélas ! les ressources lui manquent souvent. Un vrai catholique qui a la foi ardente et active ne doit pas rester indifférent aux progrès des missions. Il ne doit pas dire : " Nous avons dans notre pays assez d'occasions pour exercer notre charité." Non, s'il estime vraiment sa foi, il doit avoir à cœur que tous les hommes, même les Chinois, aient la grâce et le bonheur de la partager. Quelle joie n'aurez-vous pas en pensant que, par vos charités, au delà de l'Océan, grandit un enfant, membre de la sainte Eglise, arraché non seulement au paganisme, mais aussi à la plus grande misère corporelle et qui, plus tard, pourra gagner à son tour des âmes pour le ciel !

Si un de ces enfants meurt, vous aurez la consolation de

vous dire : “ J’ai, par mon obole, procuré à cet enfant un asile, des soins, le saint baptême ; j’ai donc aidé à ouvrir le ciel à ce petit ange, et il n’est pas possible qu’il soit ingrat envers son bienfaiteur. ”

Le baptême est conféré aux enfants à l'article de la mort par des hommes et des femmes qui possèdent quelques connaissances en médecine et qui prétendent vendre des remèdes. Nous employons ainsi 11 baptiseurs et 7 baptiseuses ; ils ont régénéré, l'année dernière, 5,889 enfants qui sont tous, aujourd'hui, des anges devant le trône de Dieu.

L'exemple suivant montrera quels miracles de grâce ces petits intercesseurs peuvent obtenir de Dieu.

* * *

A Schekouschan, village comptant à peu près 400 chrétiens et 700 païens, il y avait une femme qui, d'après l'opinion commune, était en relation avec les démons ; elle prétendait pouvoir, avec leur aide, guérir toutes les maladies ; il y a en Chine beaucoup de ces personnes-là : on les appelle *Schenlomamare*, soit : spirite ou sorcière. Était-elle vraiment en relation avec les démons ou ses succès reposaient-ils seulement sur d'habiles tromperies ? Je croirais volontiers à la première hypothèse, car en Chine on exerce le culte du diable et on trouve fréquemment des personnes possédées. Ainsi cette femme était une adoratrice du démon ; en son honneur, elle offrait des sacrifices, elle brûlait de l'encens. On l'appelait souvent comme conseillère dans des maladies impossibles à guérir par des moyens naturels. Lorsqu'elle était appelée auprès des enfants et qu'elle les trouvait en danger, elle avertissait les femmes chrétiennes :

“ Puisque vous croyez, leur disait-elle, que les enfants baptisés vont, après leur mort, dans un lieu de délices, ne différez pas. ”

Ainsi furent baptisés en quelques années de 50 à 60 petits païens.

Or, il advint qu'elle-même tomba malade gravement. Elle eut un songe dans lequel elle se sentit portée par le démon au bord d'un abîme d'où sortaient de la fumée et des langues de feu ; en même temps elle entendit un chant de voix d'enfants, qui mit en fuite les démons sur le point de la précipiter dans l'abîme. Elle lève le regard vers le ciel et voit une multitude d'aimables enfants qui lui criaient : " Laisse-toi baptiser, sans cela tu tombes en bas. "

Ce n'était qu'un rêve, mais un rêve bien merveilleux ; il opéra sa conversion. A peine éveillée, elle fit venir des femmes chrétiennes et leur demanda le baptême. On l'instruisit des vérités nécessaires, et ses larmes de repentir se mêlèrent avec l'eau baptismale. Elle répéta jusqu'à sa mort les prières qu'on lui apprit. Elle demanda des funérailles chrétiennes, mais ce vœu suprême ne fut pas exaucé. Les païens l'enterrèrent en grande pompe avec leurs cérémonies supersitieuses.

Qui ne reconnaît dans cette mort consolante un miracle frappant de la miséricorde divine, opérée à la prière des petits anges, à qui elle avait procuré la grâce des grâces. Ce que ceux-ci avaient demandé pour elle, c'est-à-dire le ciel, ils le feront pour vous, cher lecteur, si vous prenez part à cette œuvre méritoire.

HAUT - ZAMBÈZE

LETTRE DU R. P. BICK

La mission du Keilands. — Difficultés de l'apostolat parmi les Cafres
superstitions et sorcelleries ; pylygamie ; caractère des indigènes.—
Les chrétiens ; touchantes anecdotes.

La mission du Keilands

MA mission du Keilands est une branche de la vaste mission du Zambèze. Elle n'est encore qu'à ses débuts ; mais, si petite qu'elle soit, elle ne paraîtra pas sans importance, si l'on songe qu'elle est la seule mission catholique de la Cafrerie et qu'elle se trouve cernée de toutes parts par une légion de missions protestantes. Dans ce pays, un des plus peuplés de l'Afrique, les protestants, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer, nous ont devancés de quarante ans. Voilà donc notre tâche : arracher ces pauvres noirs à l'hérésie, tâche ardue et de longue durée, dont Dieu seul connaît l'issue.

Difficultés de l'apostolat parmi les Cafres

La compagnie de Jésus a ouvert cette mission, il y a peu d'années, sur la rive droite du grand et mystérieux

Kei River, qui jette ses eaux dans l'Océan indien, un peu au-dessus de East London. Dès les premiers jours, les Cafres parurent étonnés de la nouveauté de notre Eglise. Les " Ama Roma " (les Romains), comme ils nous appellent, étaient si différents des étrangers prédicants qu'ils avaient vus jusqu'à alors ! Cet étonnement ne parut pas d'abord tourner à notre avantage. Saturés de protestantisme, rassasiés jusqu'au dégoût de cette multitude de sectes hérétiques qui pullulent dans leur pays, les Cafres purent croire un moment que notre arrivée n'aurait d'autre résultat que d'augmenter le nombre des sectes religieuses au milieu desquelles leur esprit se confond. D'autre part, remplis de haine pour les hommes blancs qui les ont dépouillés de leur patrimoine, ils se montrèrent mal disposés à nous entendre. Cependant, peu à peu, un travail se fit dans leur esprit. Ils arrivèrent à nous distinguer du bloc des sectes hérétiques si nombreuses et si variées qui ont inondé leur pays. Le Cafre est doué d'un remarquable talent d'observation. " Votre religion est plus difficile à pratiquer que les autres, dit-il, elle doit donc être plus vraie. Ici l'égoïsme, là l'esprit de sacrifice." Le Cafre sait fort bien apprécier ces nuances. Il nous a mis à part, nous et notre religion. C'était la chose importante. Aujourd'hui, plus de 500 de ces malheureux noirs sont baptisés et forment le noyau d'une petite mission qui n'aspire qu'à une chose : rompre le cercle où l'hérésie protestante l'a emprisonnée et faire, s'il se peut, la conquête de la Cafrerie entière.

* * *

Ces conversions n'ont pas été l'œuvre d'un jour. Ce premier succès a été lent et pénible. Nous sommes si peu nombreux : deux ou trois prêtres, un ou deux frères coadjuteurs et les sœurs dominicaines chargées des écoles. Voilà tout le personnel de la mission pour nos deux maisons : la

station principale de Keilands, en effet, est une succursale que nous avons établie sur les rives du Kei et où nous comptons déjà trente baptisés. Autour de nous pas un seul Européen ; le village de Blanc, le plus rapproché, est à plus de 60 kilomètres et la route qui y conduit est à peu près impraticable. Le dirai-je, au risque de froisser l'amour-propre de mes lecteurs de race blanche, nous sommes enchantés de cet isolement qui est pour nous un bienfait inappréciable. Je n'ai pas le temps d'en donner les raisons, qui d'ailleurs se comprennent d'elles-mêmes. J'ai hâte de parler de mes chers noirs et d'intéresser mes lecteurs à leurs malheureux sort.

Caractère des indigènes

Le mot Cafre est le nom générique donné à la race nègre qui se trouve disséminée dans la colonie du Cap, à l'ouest de Natal. Mais à l'est de la colonie, ce terme est généralement restreint à la tribu des " Amaxosa. " Quand les Européens explorèrent cette région en 688, ils la trouvèrent occupée par quatre grandes tribus formant une seule et même race qui avait alors, et qui a conservé jusqu'à nos jours, la même langue et les mêmes usages. L'une d'elles vint s'établir tout à fait vers le sud, c'est précisément celle que nous avons mission d'évangéliser. Les indigènes qui la composent sont doués d'une remarquable énergie de caractère, qui n'attend que le baptême pour donner à l'Eglise de courageux chrétiens.

Indépendamment même de toute culture, leur faculté de raisonnement est développée et ne le cède guère à celle des blancs. De ces dons naturels on pourrait conclure théoriquement que la conversion au christianisme s'accomplira sans peine. Mais hélas ! rien n'est plus difficile à toucher que le cœur d'un Cafre. Un de leurs vieillards, interrogé un jour sur ce qu'il pensait de la conversion future de sa race, répondit :

“ La roche est dure, frappez, frappez sans cesse, peut-être détacherez-vous quelques parcelles. ”

Le Cafre, en effet, a la tête dure. Son énergie, avant qu'elle soit conquise et tournée vers le bien, fait longtemps résistance au missionnaire. Le malheur est que, pour l'ébranler, il n'y a que l'attrait des avantages temporels. C'est par cette brèche que les protestants ont pénétré dans la place. Ces hérétiques, arrivés les premiers, forts de l'appui du gouvernement, firent des prosélytes en masse. Le Cafre ne rêve que le bien-être. Il se laissa vite gagner au marché ; on le payait, il vendit son nom à ses convertisseurs accommodants qui ne lui demandaient en échange que des formalités peu coûteuses. Dans l'idée d'un Cafre, devenir chrétien, c'est avoir son nom inscrit sur le registre évangélique, c'est cesser de se peindre le corps d'argile rouge pour se vêtir à la façon des Européens, acheter une bible, s'il sait lire, et faire de temps en temps une apparition au temple. Et pour cet enrôlement en masse, les protestants ont à leur service toute une armée d'évangélistes noirs des deux sexes, sortes de prêcheurs, (*Aba Shumayeli*) qui courent le pays en tous sens, inscrivant rapidement les noms des malheureux qui se laissent séduire. Tel est l'apostolat facile des Wesil (Wesleyens) ; c'est le nom qu'ils se donnent. L'apostolat que leur conduite est loin de rendre recommandable.

* * *

Il en va tout autrement dès qu'il s'agit de passer au catholicisme. Je ne crains pas de dire que se faire catholique est pour le Cafre un acte héroïque. Ceux-là seuls me comprendront qui ont pu se rendre compte de la dureté, de la grossièreté native de ce peuple sauvage. Aussi les colons, les protestants eux-mêmes, sont forcés d'avouer que nous avons débuté dans notre mission par un grand succès

en groupant autour de nous quelques centaines de chrétiens, tous ceux que les limites de notre terrain, trop étroites, hélas ! nous ont permis de recevoir. Pour tout résumer, je réduis à deux les grands obstacles à la conversion du Cafre : la superstition et la polygamie.

Superstitions et sorcelleries

Le Cafre, on peut le dire, est tout superstition. Il croit à l'existence d'esprits qui interviennent dans les affaires de ce monde et qu'il doit, par conséquent, se rendre propices par des sacrifices. Ces esprits (*izinyanya*) sont ceux de leurs chefs défunts. Quand ils sont affamés, ils envoient sur cette terre des fléaux, jusqu'à ce que leur faim soit apaisée par l'offrande des sacrifices. Tout est pour la vie présente, car les Cafres n'ont pas d'idée de récompense ou de châtement dans une vie à venir. Ils ont cependant une croyance vague et indéterminée, et dont eux-mêmes ont de la peine à se rendre compte, en un être suprême appelé " Gamata ". Les missionnaires ont cru devoir changer ce nom de Gamata en celui de Fixo, mot d'origine hottentote, qui signifie le vrai Dieu et dont la définition bien nette est connue aujourd'hui par tous les Cafres. Cependant " Camata " n'est pas oublié. On rencontre parfois des grands tas de pierres sur les chemins. Chaque pierre a été apportée là par les passants en l'honneur du dieu, afin de l'apaiser.

Outre Camata et les esprits des ancêtres, le Cafre découvre autour de lui toute une série d'esprits terrestres et aquatiques, car son imagination le met sans cesse en contact avec le monde invisible. Montagnes, vallées, rivières, tout est infesté de ces êtres imaginaires, méchants et espiègles. Pour se mettre à l'abri de leur malice, le Cafre se munit de toutes sortes de charmes : bracelet, colliers, amulettes.

De ces croyances superstitieuses à la sorcellerie, il n'y a qu'un pas.

Les variétés de sorciers sont nombreuses. Il y a le sorcier malfaisant qui a le pouvoir de donner toutes sortes de maladies et la mort même. Autrefois celui qui était convaincu d'avoir pratiqué cette sorcellerie était mis à la torture, ses biens étaient confisqué et le plus souvent il terminait sa vie dans des tourments inouïs. Ces cruautés ne se commettent plus chez les Cafres par crainte du gouvernement ; mais, en dépit de défenses, elles se reproduisent fréquemment dans le Pondoland.

Il est une autre catégorie de sorciers que les noirs redoutent souverainement, mais en qui cependant ils ont la plus grande confiance. Ce sont les *Iranusi*, très nombreux dans cette même terre de Pondoland. En Cafrerie, ils se divisent en six classes : prophètes ou voyants ; sorciers qui ont le privilège de rendre les noirs invincibles à la guerre ; sorciers des deux sexes, qui guérissent les maladies ; grands connaisseurs des herbes et racines médicinales ; sorte de chirurgiens qui guérissent en suçant le venin des plaies ; enfin les fameux " abavumisi " qui découvre l'auteur du mal.

Un de ces " abavumisi, " découvreurs de causes cachées, vient justement de pratiquer son art. Un chef de village était malade et il s'agissait de trouver la cause du mal. Le sorcier se présenta, escorté de deux noirs, et, avant de rien commencer, réclama son argent, une dizaine de francs. Le sorcier se revêt alors d'un costume qui lui donne un air épouvantable : coiffure en peau de babouin, vêtements grotesques, tout le fait ressembler aux esprits mauvais dont il est le ministre. Pendant qu'il achève sa toilette, il envoie un de ses acolytes donner ordre à la famille du malade de commencer la dance. C'est alors seulement que le sorcier, escorté de ses deux acolytes, fait son entrée dans la hutte. Toute la parenté du malade est là, dansant, frappant des

mains en cadence à la manière des bourrées d'Auvergne. Ce beau désordre cesse quand le sorcier a fait son entrée ; on se range des deux côtés de la hutte et une nouvelle danse est exécutée par les deux compagnons du sorcier. Puis un dialogue s'engage. Des questions sont posées au devin, au milieu des cris et des battements de mains ; le malheureux y répond plus ou moins juste, mais en homme prudent et de manière à satisfaire ceux qui l'ont appelé, ceux qui l'ont payé ou ceux dont il a quelque chose à craindre. Ce qu'il imagina dans cette circonstance fut ingénieux.

“ — Les causes du mal, dit-il, sont l'Impundolo, le Nyoka et le Hili. ”

Ce sont trois esprits malfaisant : le premier produit le tonnerre en battant des ailes, le second est un serpent monstrueux, quant au troisième, il serait difficile de faire son portrait, bien que son nom soit très répandu chez les Cafres, dont il est le grand épouvantail ; espèce d'être hybride, moitié homme, moitié bête, caché au sein des fleurs ou dans les ténèbres des forêts, il a fait maintes victimes parmi les noirs qu'il guette sans cesse pour les dévorer.

Ces trois esprits étaient, ajouta-t-il, au service de tel noir qu'il désigna dans l'assistance, mauvais sorcier, qui toutes les nuits rendait visite à ses amis en grimpant le long d'une corde qu'ils lui jetaient du haut des airs.

Le pauvre accusé eut beau protester de son innocence, personne ne le crut. Il ne lui restait plus qu'à fuir la présence de son calomniateur et de ses prétendues victimes. Il se sauva, poursuivi par d'horribles clameurs. Il restait maintenant à faire déguerpir le mauvais génie. Ce ne fut ni aussi facile ni aussi court

* * *

J'épargne à mes lecteurs le récit détaillé de cette dernière

opération aussi burlesque qu'indécente. Pendant dix nuits consécutives, ces malheureux, réunis dans la hutte du malade, exécutèrent autour de deux chaudrons d'eau bouillante placés à terre au milieu de la chambre, les danses les plus désordonnées. Spectacle vraiment hideux où apparaissent et disparaissent tour à tour à travers la fumée et aux reflets du feu, entraînés dans une danse folle, dix ou douze pauvres nègres aux traits convulsionnés. Le sorcier, placé près de la porte pour les empêcher de sortir, les tenait en haleine et de temps en temps puisait dans les chaudrons et aspergeait d'eau bouillante chacun des danseurs. L'eau ruisselle en fumant, des hurlements de douleur se font entendre. Rien n'y fait. Il faut chasser l'esprit du mal.

“ Qu'il s'en aille, ce mécréant, s'écrient-ils tous à la fois, qu'il s'en aille là d'où il est venu ! ”

Il ne partira pas encore. L'hydrothérapie infernale doit s'employer à l'usage interne. Déjà copieusement arrosés et douchés d'eau bouillante, nègres et négrillons s'approchent du second chaudron, puisent au moyen d'un gobelet et avalent des gorgées du liquide brûlant. Les enfants surtout font pitié à voir. On oublie leurs grimaces pour ne songer qu'aux souffrances intolérables qu'ils doivent endurer. Plus d'un emporte de ces folies le germe d'une maladie mortelle.

Enfin le onzième jour, après de longues ablutions dans le fleuve, l'immolation d'un mouton et un copieux repas pris en famille, le sorcier déclare solennellement que l'esprit s'est avoué vaincu et a pris la fuite. Ainsi finit la comédie... L'homme séparé de Dieu sera toujours le jouet du démon !

* *

Je n'ai pas mentionné deux autres catégories de docteurs ou sorciers, ceux qui obtiennent la pluie et ceux qui préservent des sauterelles. Les rites se ressemblent dans les deux

cas : une partie du village se lance à la suite du sorcier dans une course éperdue et ramasse çà et là les objets nuisibles qui sont cause de la sécheresse. Quand tous sont épuisés de fatigue, on s'arrête, on met le feu aux morceaux de bois, aux brins de paille qui ont été ramassés, puis le sorcier fixe le jour où la pluie viendra rafraîchir la terre.

Pour être juste, il faut dire que les Cafres comptent parmi leurs docteurs, comme ils les appellent, un certain nombre de guérisseurs qui n'ont rien de commun avec les sorciers, ne prescrivent aucune dance et ne guérissent qu'en usant de la vertu médicinale des plantes dont ils ont une connaissance surprenante.

Je ne parle pas des pratiques révoltantes qui accompagnent certaines cérémonies. Que de fois des protestations ont été adressées au Gouvernement de la part des missionnaires catholiques et des ministres protestants de toutes les sectes indistinctement ! Ces protestations ont échoué.

*
* *

La polygamie

Obstacle plus redoutable encore que la superstition, la polygamie ferait le désespoir du missionnaire, s'il n'avait une confiance sans bornes dans la grâce toute-puissante de Celui qui l'a envoyé. La polygamie est de pratique universelle et elle semble si difficile à déraciner qu'on a vu un évêque protestant, le fameux Dr Colenzo de Natal, en autoriser publiquement l'usage. On se tromperait si on n'y voyait pas autre chose qu'une dépravation de mœurs ; il y a cela sans doute, mais il y a en même temps une sordide avarice. Le Cafre voit dans la multitude de ses femmes, une source de richesses. Où sont, en effet, ses richesses ? Elles ne consistent ni en argent, ni en propriétés, mais unique-

ment en bestiaux et, faut-il le dire à la honte de notre espèce : après les bestiaux, la grande richesse du Cafre, ce sont ses filles ; c'est par le nombre et la qualité de ses filles qu'il augmentera ses troupeaux ; il ne voit en elles qu'une sorte de monnaie d'échange. Pour chaque fille qu'il donne en mariage, il peut obtenir de son gendre cinq, dix, quinze, jusqu'à une vingtaine de bœufs ou de vaches.

La fille chez le Cafre est donc absolument la chose du père ; il en dispose quand et comme il veut, sans même la consulter. Chez les moins civilisés où les coutumes cafres existent encore en pleine vigueur, le contrat de mariage est déjà passé, sans que la fille en sache rien.

* * *

Je ne finirais point si je voulais relever ici tous les détails relatifs au mariage des Cafres. Je ne signalerai que les suivants : la femme maltraitée par son mari a toujours le droit de se réfugier chez ses parents où sa personne devient en quelque sorte inviolable et d'où le mari ne peut la retirer qu'en donnant en échange quelque tête de bétail, en expiation de sa brutalité. Bien plus, il y a ceci de particulier au contrat de vente matrimoniale, c'est que le nombre de bestiaux fournis en échange de l'épouse n'est jamais fixé d'une manière définitive, les parents gardant toujours un certain droit de réclamer un supplément et le mari n'étant jamais censé entièrement libéré. Ce droit dans les usages cafres se transmet aux héritiers, proches parents ou simplement amis, qui trouvent toujours quelque moyen de le faire valoir. On devine à quelles tracasseries un pareil usage doit donner naissance.

On le voit, tous les péchés capitaux semblent coalisés pour autoriser la polygamie. Un homme qui n'a qu'une femme est méprisé ; un homme pauvre qui a plusieurs filles.

peut facilement devenir riche un jour ; au contraire, un père de famille qui n'a que des garçons est menacé de s'appauvrir. Ah ! que de peines ne faudra-t-il pas pour élever cette race au-dessus d'elle même ! Elle est cependant capable de comprendre la beauté de la morale chrétienne. Que de fois n'avons-nous pas vu des Cafres verser des larmes, quand on leur expliquait l'Évangile, mais si on leur demande de pratiquer ce qu'ils admirent : " Non, c'est impossible, disent-ils, cela est au-dessus de nos forces. "

Ce n'est pas, en effet, pour le Cafre un léger sacrifice. Mais si jamais il a le courage de se soumettre, de se séparer de ce qu'il ne lui est pas permis de garder, s'il s'appauvrit ainsi volontairement, de quels actes héroïques ne sera-t-il pas capable ? Comment ne saurait-il pas se vaincre dans les milles occasions d'abnégation que demande la vie chrétienne ? C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger de la conversion des Cafres. C'est le cas ou jamais de dire que c'est moins par le nombre que par la qualité qu'il faut se rendre compte des progrès d'une mission. Nous n'avons que quelques centaines de chrétiens, mais ce sont des âmes courageuses qui n'ont point eu peur de l'Évangile et l'ont accepté dans toute sa rigueur.

Les chrétiens; touchantes anecdotes

Superstitions, polygamie, voilà nos deux grands ennemis il faut compter aussi, comme je l'ai dit, avec le défaut de caractère de cette race. Le Cafre est dur, fier, belliqueux, en apparence au moins, dépourvu de tout sentiment de gratitude et sensible seulement à ce qui touche à son bien-être. Le missionnaire cependant ne se décourage pas. Il sait que le Cafre a droit à l'Évangile et que la grâce de Dieu est plus puissante que les mauvais instincts de cette nature dégradée.

Quelle que soit la lenteur de nos progrès, ils sont cepen-

dant très réels et nous encouragent à persévérer dans notre tâche. Mais ici plus qu'ailleurs, on ne pourra recueillir la moisson qu'avec patience. C'est là la vertu du missionnaire cafre et, après celle-là, la seconde et la troisième vertu devront être encore la patience et une patience héroïque. Aux Indes orientales, on a vu, ces dernières années, les habitants de villages entiers, que dis-je, de vingtaines de villages, accourir vers le missionnaire et, spontanément lui demander de les instruire dans la vraie foi. Ici hélas ; on ne trouverait pas un Cafre sur cent qui fasse une pareille démarche ! Il faut le chercher, l'attirer et, s'il ne vient pas, revenir à la charge, parlementer, user des saintes menaces, le quereller au besoin jusqu'à ce qu'il cède ; puis, quand il s'est enfin décidé à faire le premier pas, patienter avec ses lenteurs et son indécision jusqu'à ce qu'enfin cette âme s'élève un peu au-dessus d'elle-même.

* * *

A la suite de tant d'efforts ou, pour mieux dire, par l'effet de la grâce, victorieuse de tant d'apathie, nous comptons dans notre mission plus d'un chrétien qui pourraient rivaliser avec les plus fervents de nos catholiques des pays civilisés. Bon nombre assiste presque chaque jour à la sainte messe et viennent le soir au chapelet qui se dit en commun à l'église. Il n'y a peut-être pas une seule hutte où l'on ne fasse la prière du matin et du soir et les prières avant et après le repas. La présence d'un payen ne les intimide pas ; au contraire, ils mettent une certaine ostentation à accomplir devant eux leurs devoirs de religion. Dernièrement, un jeune homme marié, récemment converti, recevait à sa table son père, païen tieffé. Quand le jeune homme commença sa prière, son père tira une pipe de son sac de peau de chèvre et se mit à fumer d'un air méprisant. Son fils ne s'émut pas et, le repas terminé, récita ses prières avec autant de calme qu'au commencement.

La fréquentation des sacrements ne laisse rien à désirer. Il n'est pas nécessaire de les exhorter ; d'eux-mêmes, nos chrétiens viennent à peu près tous se confesser et communier au moins une fois tous les mois. Aux principales fêtes ont lieu les communions générales. Ainsi, au jour de Pâques, nous avons compté jusqu'à cent dix communions dans notre église.

L'attachement de nos chrétiens à la foi catholique est remarquable, car nous sommes assiégés de toutes parts, comme je l'ai dit, par les sectes protestantes et plusieurs de nos convertis étaient déjà hérétiques quand nous avons entrepris de les gagner au catholicisme.

Maintes fois, nous avons eu des exemples touchants de leur attachement au baptême. Une pauvre femme chrétienne vivait à dix lieues d'ici, en plein pays protestant, avait sa fille, encore païenne, dangereusement malade. Elle se crut coupable de négligence pour ne l'avoir pas fait baptiser par la main du missionnaire et elle craignit que sa fille ne mourût auparavant. Peu instruite sur la validité du baptême que tout le monde peut conférer dans les cas de nécessité, ou bien ignorant la gravité de la maladie de sa fille, elle prit dans sa simplicité une résolution extraordinaire. Près de quarante kilomètres la séparaient de notre église. Elle n'hésita pas cependant à placer sur son dos la pauvre malade, jeune fille de dix-huit ans, et, ainsi chargée de ce lourd fardeau, elle se mit en route à pied pour nous l'amener et la faire baptiser. Elle n'était pas arrivée à moitié chemin que la malade expirait. La pauvre mère était inconsolable et nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire espérer le salut de sa fille par l'effet d'un saint désir du baptême.

* * *

En général, les Cafres convertis sont d'une docilité d'esprit remarquable. Ils sont déjà enclins à croire l'homme

blanc sur parole, à moins qu'il ne les ait déjà trompés ; à plus forte raison acceptent-ils l'enseignement du prêtre leur parlant avec l'autorité de Dieu même.

Leur foi est profonde. J'ai vu, un jour, un vieux Cafre arrêté devant un feu de bois et d'herbes desséchées que nous avions allumé devant notre maison. Il se tenait là tout pensif, les yeux fixés sur les flammes. Bientôt, je vis de grosses larmes couler sur ses joues.

“ — Pourquoi pleurez-vous donc ? ” lui demanda un Père.

“ — Ah ! dit-il, si ce petit feu paraît si terrible, je me dis : que sera-ce donc du grand feu éternel de l'enfer dont vous nous parlez si souvent ? ”

Ce bon vieux nègre avait été autrefois un des plus terribles ennemis des Anglais pendant la guerre qui mit les Cafres en pleine révolte contre leurs vainqueurs. Il est mort, il y a quelques mois, de la mort la plus édifiante. Lui et un autre Cafre du même âge ont grandement consolé la mission par leur résignation à la volonté de Dieu, mourant heureux et détachés de tout, contents d'aller au ciel et ne demandant que des prières à ceux qui venaient les assister.

*
* *
*

Je veux relever, en finissant, une qualité du Cafre. Il est endurant et ne se laisse pas souvent abattre par l'adversité. Le père de famille (*l'indodo*) a conscience de sa responsabilité ; il sait souffrir patiemment pour ses enfants.

Nous avons été témoins de ce courage pendant l'année de famine qui vient de s'écouler. L'anxiété se lisait sur plus d'un visage. Beaucoup souffrirent de la faim et firent des prodiges pour sauver leurs familles du fléau. Cette patience courageuse, le Cafre la doit à son éducation qui est exempte de délicatesse et de ménagements. Il ne fait qu'un repas par jour, après le coucher du soleil, sauf quelques

exceptions chez les riches qui commencent à imiter les blancs et à prendre, outre le repas du soir, deux légères collations pendant la journée.

Je dois raconter ici une occasion où cette sobriété fut mise à une rude épreuve. Autrefois, les Cafres étaient très riches en bétail. La Cafrerie entière était couverte de troupeaux de bœufs et de vaches. Vint le jour où la domination anglaise, insupportable aux noirs, suscita maintes et maintes révoltes. Repoussés sans cesse avec pertes, les Cafres résolurent de tenter un effort suprême et décisif. C'était vers les derniers jours de l'année 1855. Le bruit se répandit qu'ils ne seraient pas seuls à combattre, qu'un secours mystérieux leur serait donné. Des prophètes, exploitant ces désirs du peuple, surgirent de toutes parts, annonçant les choses les plus extraordinaires.

On apprit qu'une jeune fille de seize ans avait reçu des esprits communication d'un message des plus merveilleux. Les esprits lui avait ordonné d'annoncer à tout le peuple cafre que le jour de la délivrance était arrivé, qu'il fallait tuer toutes les bêtes de somme, tous les animaux domestiques, détruire tout le grain et autres provisions de bouche. La voyante ajoutait que, si cet ordre était universellement exécuté, il y aurait une résurrection générale des ancêtres et de tous leurs animaux, un nouveau grain sortirait de terre spontanément, les vieillards rajeuniraient, les maladies disparaîtraient, les blancs seraient repoussés vers la mer et périeraient dans les flots. Malheur au Cafre qui oserait résister aux ordres des esprits : le ciel tomberait sur lui et l'annéantirait.

* * *

Cette prophétie fut reçue dans toute la Cafrerie avec un enthousiasme indescriptible. Les chefs donnèrent aussitôt l'ordre de procéder à une boucherie générale et, à peu d'ex-

ceptions près, l'ordre fut exécuté gaiement. Des millions de bœufs et de vaches tombèrent sous l'assagaie. La contrée entière prit l'aspect d'un vaste océan de sang. Les Européens s'efforcèrent en vain de rappeler ces malheureux Cafres à la raison ; ils n'empêchèrent point cette destruction universelle de la race bovine. De cette époque date la pauvreté des Cafres. Puis un autre malheur survint : la famine, famine terrible qui fit des milliers de victimes. Les chemins étaient jonchés de cadavres. Les Blancs sauvèrent un grand nombre de ces malheureux ; mais ils ne purent s'opposer entièrement aux ravages du fléau. Il a laissé de telles impressions parmi les habitants de la Cafre-rie, qu'aujourd'hui même, des nègres, âgés de cinquante ans, en sont encore saisis d'horreur et que rien ne les humilie plus que de leur rappeler cet acte de folie inouïe.

Ce fut une folie et plus encore, car jamais peut-être la nation *cafre* ne se relèvera de ce désastre et ce n'est pas sans raison qu'on a vu dans ce fléau l'œuvre directe de Satan. Les missionnaires venaient de pénétrer dans la Cafre-rie et s'apprétaient à lui disputer son empire quand lui, de son côté, manifesta sa rage par ce coup mortel, qu'il essaya de porter à cette malheureuse nation.

Il semblerait que ce malheur ait pu désillusionner les Cafres, les guérir à jamais de leur superstition. Il n'en est rien ; nos chrétiens eux-mêmes gardent fortement cette inclination de leur race, et dans nos instructions, nous avons souvent eu à insister sur ce point. C'est dans le Trans-Kei surtout que cet esprit de superstition est en vigueur.

* * *

Ai-je tout dit sur mes chers noirs ? Ai-je fait connaître toutes les peines du missionnaire ? Mais que sont-elles ? Il n'y pense pas. Ce qu'il cherche, c'est de sauver des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Mais que de

ressources lui manquent ! Le missionnaire est le père des pauvres et les pauvres sont nombreux. Nos œuvres fléchissent sous le poids des dépenses. Prières et aumônes, voilà ce que je demande instamment aux âmes charitables à qui ces lignes auront fait connaître une mission chère entre toutes au Sacré-Cœur, puisqu'elle renferme ceux que le monde repousse et abandonne comme le rebut de l'espèce humaine : les pauvres nègres de la Cafrerie, dont je voudrais être, à l'exemple de saint Claver, le serviteur dévoué en N.-S. Jésus-Christ.

Nouvelle-Poméranie (Océanie)

Progrès de la foi. — Fondation de la station de Massava.

(Les *Missions Catholiques*. — No 1450.)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR COUPPÉ, DES MISSIONNAIRES
DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, VICAIRE APOSTOLIQUE.

ES santés continuent d'être bonnes ; tous nos missionnaires sont pleins d'entrain et de dévouement ; les âmes de nos indigènes sont plus que jamais remuées profondément par le souffle de la grâce ; enfin de nouveaux succès sont venus couronner nos travaux.

I

Vous êtes habitué à nous entendre raconter les triomphes de notre sainte religion dans ces contrées si longtemps soumises à l'empire du démon. Les grands baptêmes solennels de plusieurs centaines d'adultes se sont reproduits périodiquement, tous les trois mois, dans chacune de nos stations de Vlavolo, Malaguna et Villa-Maria. En tout onze cents baptêmes, presque tous d'adultes convertis ! Quelle moisson nous pourrions recueillir si nous avions les moyens de fonder de nouvelles stations !

La station de Villa-Maria, fondée depuis une année, à dix kilomètres de Vuna-Pope, a déjà 476 catholiques.

L'absence de route nous avait contraints de construire la station en matériaux indigènes, bambous et herbes. Ces habitations ne sont pas seulement de peu de durée, mal commodes, malpropres ; elles sont surtout malsaines et de nature à compromettre la santé. Pour des missionnaires avides de sacrifice, c'était un poste d'honneur. Mais je ne pouvais laisser mes chers collaborateurs dans une semblable condition. Je n'ai pas hésité à entreprendre la construction d'un chemin carrossable sans lequel les matériaux d'une bonne bâtisse ne pouvaient être transportés. Cette route a été faite par quinze ouvriers indigènes, en sept mois de travail ininterrompu, et aujourd'hui la résidence, semblable à celle de nos autres stations, est debout.

Il nous faut maintenant construire une église avec une charpente en bois dur d'Australie ; faute de ressources, le toit sera recouvert en paille et les murs fermés avec du bambou.

Enfin il faudra une autre maison pour loger les sœurs destinées à l'instruction des filles et des femmes : ce sera encore un travail de plusieurs mois et de grosses dépenses.

II

J'arrive maintenant à l'événement le plus important de ces deux derniers mois, à savoir la fondation d'une station à Massava, dans la région de Baining.

Les indigènes désignent, sous le nom de Baining, la chaîne de montagnes qui coupe en deux la péninsule de la Gazelle. Ces montagnes très fertiles sont habitées par une race indigène, dont la physionomie, les habitudes et la langue surtout, diffèrent entièrement de la population de Blanche-Baie et de Talili-Baie. Il n'y a plus à en douter, ce sont les vrais aborigènes de la Nouvelle-Poméranie ; les autres habitants sont des envahisseurs venus des îles du Nouveau-Lauenbourg (îles du duc d'York) et de la partie est du Nouveau-

Mecklembourg, comme le révèlent leur affinité de langage, leurs habitudes et leurs traits. J'incline à croire que ce peuple de Baïning forme une même race avec les montagnards de la Nouvelle-Guinée et ceux de plusieurs îles des Indes Hollandaises.

Massava était la place qui s'imposait à nous pour la première station, soit à cause de son excellent port, soit parce que ses habitants, originaires de Talili-Baie, parlent à la fois cette langue et celle de Baïning.

La maison de la station fut préparée à Vuna-Pope, tout ajustée et prête à monter. Nos deux grands canots devaient la transporter à Massava ; la distance est de 76 kilomètres.

Pour n'être pas obligés de coucher trop longtemps à la belle étoile, nous avons tout organisé pour qu'à notre arrivée à Massava, on pût procéder immédiatement au montage de la maison, sans avoir à attendre le long travail du défrichage de l'emplacement qui était couvert d'une épaisse forêt.

Nous partîmes avec M. Halh, juge impérial, et dans des conditions bien propres à nous concilier la sympathie des pauvres infidèles que nous allions évangéliser.

*
* *

Depuis longtemps les insulaires de Baïning, trop timides pour se défendre, étaient victimes, de la part de leurs voisins, des plus odieux actes de brigandages. Il y a deux mois, le juge impérial fut informé d'un nouveau forfait. On parlait de nombreuses victimes massacrées et mangées et d'une foule d'esclaves vendus à Urara, à Uatom et à Tairi. Ces malheureux Baïning avaient été invités à descendre à la côte pour y échanger leurs produits ; là ils avaient été faits prisonniers.

Le juge impérial résolut alors d'arrêter de tels actes de barbarie par un coup décisif. Il voulait d'abord exterminer sans

pitié ces pirates. Mais, informé de notre intention d'ouvrir un centre d'apostolat à Massava, il renonça à ce plan et en adopta un autre qui répondait parfaitement aux intérêts de notre mission : c'était de parcourir les principaux repaires des pirates, de se faire remettre tous les esclaves récemment capturés afin de les reconduire dans leurs villages respectifs, et de signifier aux indigènes que tout nouveau rapt serait puni sévèrement.

Le 6 novembre, eut lieu l'embarquement. Le lendemain matin nous étions en face de *Ramadou*, premier centre de piraterie. Le juge, le P. Rascher et douze hommes de police armés descendirent dans un canot et se dirigèrent à force de rames vers le village dont les maisons étaient échelonnées sur le rivage. Tout les habitants s'enfuirent précipitamment avant que le canot eût atterri. Le juge eut beau leur crier de revenir, leur assurer qu'il ne leur ferait aucun mal, qu'il tenait seulement à leur parler ; ils ne voulurent rien entendre. Alors il donna ordre à ses hommes de brûler les huttes et de briser les pirogues. Les flammes s'élevèrent en un instant sur toute l'étendue de ce village et furent aperçues par les habitants de Massava.

Aussi, quand nous arrivâmes à Massava, l'île était absolument déserte. Heureusement un commerçant blanc eut assez d'influence sur les deux principaux chefs, pour leur persuader de revenir.

Six esclaves que nous amenions furent reconduits à leurs villages respectifs et facilitèrent notre entrée en relation avec leurs compatriotes. Rien de plus misérable que leurs habitations. Les premiers indigènes qui nous aperçurent étaient visiblement effrayés, et, sans les esclaves libérés qui les rassurèrent, ils eussent certainement pris la fuite.

Nous commençâmes à nous installer et les travaux de construction furent poussés avec activité. Le P. Rascher, aidé par un certain nombre d'indigènes, entreprit aussi la construction de son église en matériaux du pays.

Pendant les trois semaines de mon séjour, je fis quelques excursions pour connaître un peu la contrée qui est d'une beauté et d'une fertilité remarquables. Sur notre terrain une colline pittoresque est couverte de beaux arbres. Au pied coule une rivière qui porte le nom de Naviu et qui a son embouchure dans le port de Massava, à trois ou quatre cents mètres de là.

Quelques Baïning sont venus nous visiter. Nous n'eûmes pas de peine à gagner leur sympathie. Ils nous prièrent d'aller les voir dans leurs montagnes. Le P. Rascher répondit à une de leurs invitations d'assister à une fête. Il partit de grand matin, en compagnie de plusieurs hommes de Massava, et il arriva au sommet d'une montagne où avait lieu une grande danse. Il estime à environ trois mille le nombre des indigènes présents. Nous sommes donc assurés d'avoir affaire à une nombreuse population.

Prions le Seigneur de bénir notre ministère parmi ces indigènes et de changer la férocité qui les distinguait naguère, en douceur et en docilité. La grâce est assez puissante pour opérer un si profond changement.

ILES SALOMON, (Océanie)

Reprise de possession de cet archipel par l'apostolat catholique.

(*Les Missions Catholiques.* — No 1445.)

 N décret de la Sacrée-Congrégation de la Propagande vient de rattacher les îles Salomon au vicariat apostolique des îles Fidji. Comme le raconte, d'ailleurs, dans la lettre suivante, le vénérable évêque des Fidji, les îles Salomon avaient été évangélisées tout d'abord par les Maristes, et sanctifiées par le sang des Pères de cette Congrégation. Ils retrouveront donc la trace glorieuse des premiers apôtres de ces îles inhospitalières et continueront l'œuvre commencée par eux.

LETTRE DE MGR JULIEN VIDAL, DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DES ILES FIDJI ET ADMINISTRATEUR DU NOUVEAU VICARIAT APOSTOLIQUE DES ILES SALOMON.

Vous avez, sans doute, appris que le Saint-Siège vient de confier à la Société de Marie l'évangélisation des îles Salomon encore toutes païennes et même cannibales.

Bientôt donc partiront pour cet archipel cinq missionnaires maristes qui iront essayer, comme leurs devanciers, de planter la croix sur ces inhospitaliers rivages.

Je parle de *devanciers* ; vous savez, en effet, que, depuis longtemps déjà, deux caravanes d'apôtres avaient été envoyées à ces îles lointaines. Mais leur apostolat y fut de bien courte durée, car bientôt presque tous mouraient martyrs !

* * *

Dès 1845, en effet, le chef de la première caravane, Mgr Epalle, évêque mariste, tombait frappé sous le casse-tête des sauvages. Peu après, trois de ses missionnaires étaient non seulement massacrés, mais encore rôtis et mangés. Puis deux autres eurent le même sort, avec cette particularité effrayante que l'un d'eux étant trouvé trop maigre, fut engraisé pendant plusieurs semaines avant d'être servi sur la table de ces cannibales. Les fièvres enfin et les privations causèrent la mort de ceux qui avaient pu échapper aux coups et à la dent de ces terribles insulaires.

Cette première caravane eut donc une fin bien héroïque, et si ces généreux apôtres ne réussirent pas à planter la croix du Sauveur sur ces rivages, on peut assurer du moins qu'ils ne la laissèrent tomber de leurs mains que lorsqu'elle fut teinte, je pourrais dire inondée de leur sang.

La deuxième caravane, fournie par le Séminaire des Missions Etrangères de Milan, eut aussi un martyr, le P. Mazzuconi, massacré en 1852.

Ses compagnons furent rappelés par leur supérieur qui ne jugea pas opportun de les laisser exposés au danger à peu près certain d'être tous égorgés. Il pensa, sans doute, que l'heure fixée par la divine Providence pour la conversion de ces îles n'était pas encore venue.

* * *

Depuis ce départ, près de cinquante ans se sont écoulés durant lesquels le nom de Jésus-Christ n'a plus été redit à ces penplades ; la croix ne leur a plus été montrée, et pas un prêtre catholique n'a remis le pied sur ces îles toujours si redoutées ; elles ont continué à être païennes, cannibales. Cependant, elles ont été arrosées du sang de tant de martyrs !

Faudra-t-il qu'elles restent abandonnées à un sort si digne de pitié ? Faudra-t-il qu'on les laisse toujours plongées dans les ténèbres et toujours tristement assises à l'ombre de la mort ?

Il est vrai que la reprise d'une telle mission laisse entrevoir des dangers qui déconcertent la prudence humaine mais des prêtres de Jésus-Christ doivent-ils se laisser arrêter par de tels calculs ?

A l'origine de nos missions maristes, tous les archipels du Grand Océan, plus ou moins inconnus et redoutés, offraient à nos premiers Pères de pareils sujets de crainte ; ont-ils reculé devant ces périls ?

Celui que Rome a proclamé le premier martyr de l'Océanie, s'est-il déroché à Futuna devant le casse-tête et la hache ?

Et que seraient devenues les autres îles si nos Pères n'avaient pas montré plus d'ardeur à les évangéliser qu'elles n'en montraient elles-mêmes à se débarrasser de leurs missionnaires ? Aussi, après chaque martyre, trouvait-on dix remplaçants pour un ; les bourreaux se lassèrent plus tôt que les victimes ; les loups furent vaincus par les agneaux.

Archipel des Salomon, vos premiers missionnaires martyrs en appellent maintenant d'autres, et nous espérons que la chaîne de leur apostolat parmi vous ne sera plus interrompue !

* * *

Voici donc une troisième caravane qui se prépare à aller sur vos rivages pour y prêcher de nouveau l'Évangile, y arborer encore la croix du Sauveur et lui attirer des âmes. Car il doit y avoir déjà des âmes prêtes à devenir chrétiennes et qui ont dû, selon la grande maxime des premiers âges de l'Église, germer sur les sillons qu'arrosa le sang de nos martyrs.

Puisque, malgré mon indignité, le Saint-Siège et la Société de Marie ont bien voulu me conférer l'honneur de conduire cette nouvelle phalange d'apôtres, il est de mon devoir de prendre tous les moyens surnaturels et naturels de mener notre expédition à bonne fin.

Nous réclamons d'abord des prières, et il les faut nombreuses et ferventes, car c'est un miracle que nous demandons à Dieu, celui de protéger et de conserver des agneaux au milieu des loups, de vrais loups toujours altérés de sang humain ; bien plus, le miracle de convertir ces loups en agneaux. Que de grâces ne faut-il pas pour obtenir ce résultat, et partant que de prières !

Mais de généreuses offrandes, des secours d'argent sont aussi nécessaires ! Est-il besoin de dire ici que le défaut de ressources retarderait l'établissement sérieux de la mission et le compromettrait peut-être pour longtemps. Car il ne s'agit de rien moins, dès le premier moment, que de transporter avec nous, de notre vicariat de Fidji jusqu'aux îles Salomon, une vingtaine d'indigènes salomonais qui nous étaient venus comme travailleurs et que nous avons pu convertir à Fidji. Ces indigènes formeront un petit noyau de village chrétien autour des missionnaires ; de plus, ils nous serviront de guides, d'interprètes et de catéchistes. Mais ce voyage, ces transports, cet établissement, occasionneront de grandes dépenses. Et cependant il nous semble que c'est le meilleur et peut-être l'unique moyen d'éviter un nouveau désastre.

* * *

Dans le désir d'obtenir des ressources nécessaires, nous nous sommes d'abord adressés bien entendu aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Mais les vénérés directeurs de ces œuvres nous ont fait remarquer, non sans tristesse, qu'ils ne pourraient nous fournir qu'un secours bien inférieur à ce qu'exigera la fondation de cette nouvelle mission.

Nous faisons donc appel à la charité. âmes vraiment chrétiennes, aidez donc les missionnaires à annoncer Jésus-Christ, et Jésus-Christ, un jour. vous donnera part à la récompense des missionnaires.

Afrique Equatoriale

Les religieuses missionnaires et leurs œuvres

(*Les Missions Catholiques.* — No 1443.)



N lira avec intérêt la lettre suivante qui donne un aperçu du ministère de charité et d'enseignement auquel les vaillantes auxiliaires des Pères Blancs appliquent leur zèle. Ce récit, dont l'auteur est une des supérieures de la Congrégation, nous transporte successivement sur les différents points des Grands Lacs équatoriaux où sont établis et les missionnaires et les Sœurs Blanches.

LETTRE D'UNE SŒUR BLANCHE

Oushirombo

L'autre jour, le R. P. Supérieur est venu me demander combien nous avions de jeunes filles en âge de s'établir. J'en désignai huit et j'allai leur transmettre la proposition ; mais six me répondirent qu'elles ne voulaient pas nous quitter et même elles se montrèrent fort contrariées de mes offres. Peut-être craignaient-elles d'être mariées malgré elles, comme cela a lieu suivant les mœurs du pays. Je fus bien surprise, je l'avoue, de ces dispositions, et je me hâtai de les rassurer en leur disant qu'elles étaient absolument libres d'accepter ou de refuser.

A côté de l'orphelinat s'est formé un refuge presque

aussi nombreux que l'orphelinat lui-même. Il est peuplé de pauvres femmes qui nous arrivent de toutes parts ; la plupart sont des esclaves maltraitées qui se sont enfuies de chez leurs maîtres et qui ne veulent plus nous quitter. Ce ne sont cependant pas les plus faciles à conduire ; sans être méchantes, elles ont la tête fort dure et, comme la charité chrétienne est chose trop nouvelle pour ces pauvres créatures, il faut parfois user de vigueur pour rétablir la paix parmi elles ; mais ensuite elles reconnaissent volontiers leurs torts et promettent de ne plus nous faire de peine.

Le Supérieur des Missionnaires me disait dernièrement qu'il nous faudrait ici un hôpital. Avec le temps et la grâce de Dieu, nous ne désespérons pas de voir ce désir se réaliser.

Tanganiyka

Notre orphelinat de Karéma ressemble à une grande ferme où tout le monde travaille. Ici le travail ne saurait guère aller sans le chant. Les femmes fabriquent l'huile au milieu de joyeux refrains. Les enfants qui épluchent notre récolte de cacouettes chantent en même temps messe, vêpres et des cantiques ; un autre groupe d'enfants portent des pierres pour la construction de notre école, d'autres font sécher le *nouhaga* avant l'arrivée de la *masika* (saison des pluies). Pour compléter l'harmonie, les chèvres qui reviennent des champs mêlent leurs bêlements au vacarme universel. Pour les nègres, il n'y a pas de plaisir sans tapage et il faut bien le supporter pour obtenir un peu de bonne besogne. C'est que le travail n'est guère du goût des Noirs. Ils aiment mieux avoir faim que de travailler ; aussi bien pour eux le principal bonheur du ciel est de ne plus travailler.

L'autre soir, Madouda, qui avait battu le blé toute la journée, me demanda :

“ — Mama, est-il bien vrai qu'au ciel le bon Dieu ne nous fera pas travailler ?

“ — Non, lui dis-je, au ciel tu te reposeras toujours.

“ — C'est beau ! c'est beau ! s'écria-t-elle en frappant des mains ; mais qu'est-ce qu'on fait donc alors ?

“ — Eh bien ! tu chanteras, tu pourras faire tout ce qui te fera plaisir.

“ — Et la nourriture, qui la prépare ?

“ — Elle est toujours prête ; mais le plus grand bonheur du ciel, c'est de regarder le bon Dieu : il est si beau ! ”

Hélas ! le commencement de la description l'enchantait, la fin surpassait son intelligence. Nous essayons pourtant de leur apprendre à surnaturaliser leurs pensées ; nous leur expliquons que c'est un honneur de travailler pour le bon Dieu, et que l'ange gardien inscrit au ciel toutes nos fatigues. L'autre jour Hasonge me dit :

“ — Je travaille pour le bon Dieu, il me donnera au ciel beaucoup de *pesas*.” (Les *pesas* sont une espèce de monnaie que les missionnaires ont mise ici en circulation.)

*
* *

Nous avons cent une enfants à l'orphelinat ; parmi elles trente-trois s'approchent de la sainte Table tous les quinze jours. A la fête de l'Assomption un bon nombre seront baptisées. Nous avons une soixantaine d'enfants à l'asile, les mamans viennent elles-mêmes les apporter et en profitent pour entrer dans la classe. Nous n'avons garde de les chasser et nous profitons de leur présence pour faire le catéchisme à nos négrillons. Tous les deux mois, nous récompensons l'assiduité à l'asile par le cadeau d'une petite *gandoura* blanche. C'est un bonheur *général* quand ce petit monde noir sort de la classe tout de blanc habillé.

Du côté de Kala la mission prospère. Il y avait là un fameux *mzimou*, divinité vénérée, à laquelle on venait de très loin offrir des présents. Les missionnaires ont essayé de pénétrer dans le pays, ils y ont été bien accueillis et

ont pu y laisser un catéchiste. Les nègres dociles se sont mis à prier, et le chef a même donné l'ordre d'abattre le *mzimou* et de placer dans sa case deux jeunes gens chargés d'en défendre l'entrée aux pèlerins afin qu'on ne vienne plus l'adorer. Tout cela s'est fait pacifiquement.

La fièvre nous a éprouvés ces temps derniers ; puis les *fumzas* nous ont occasionné des plaies aux jambes, quelques sœurs ont même dû garder le lit. Il faut que quelques-unes souffrent pour attirer la bénédiction de Dieu sur la mission, mais il y en a toujours sur pied pour faire la besogne.

Haut-Congo

Nous avons actuellement cent vingt-huit enfants à Kirungu. Le R. P. Guillemé nous en a annoncé cinquante autres et même plus, si nous avons de la place et si nous consentons à les recevoir ; malheureusement, l'ouvrage nous manque pour occuper tant de bras, puis il faut nourrir toutes ces bouches, et en attendant que nos champs produisent, nous devons tout acheter. Je fais en ce moment la provision de maïs ; à toute heure du jour, des Nègres de toutes les contrées viennent nous en offrir. Hier, un chrétien m'apporta un coq, me demandant en échange une chaîne de croix, mais je ne puis le satisfaire, ne possédant pas l'objet de ses désirs.

En classe, nous avons quatre-vingt-sept filles et seize garçons ; à l'ouvroir, il y a quarante-cinq jeunes filles. A l'asile, sœur Immaculée a aussi un grand nombre de petits enfants ; beaucoup, hélas ! viennent en costume d'Adam. A Karéma, on leur fait une distribution d'étoffes tous les deux ou trois mois ; ici nous ne sommes point assez riches pour vêtir tout ce monde, d'autant que c'est toujours à recommencer.

Le jour de Pâques, nous fîmes une distribution de récompenses ; nous avons réuni, par un long travail, des pièces

de toutes couleurs. Les enfants recevaient ou un morceau d'étoffe bigarrée, ou une bague, ou une boucle d'oreille, ou des perles, et de plus une poignée de maïs. Chacune s'empressait de se parer : les unes se passaient une bague au doigt de pied, d'autres suspendaient des boucles d'oreilles à leur nez ou à leur lèvre supérieure.

* * *

Le R. P. Supérieur nous a invitées à visiter Mpala, poste futur des sœurs que nous attendons ; l'autre jour il nous envoya sa barque et nous partîmes, accompagnées du capitaine Joubert, de sa femme et de leurs deux enfants. Nous montâmes dans les barques à six heures du soir, car sur le Tanganyika on navigue toujours la nuit à cause du vent qui souffle le jour, et à trois heures du matin nous étions à Mpala. La situation du village au-dessus du lac est très jolie ; des fenêtres de la maison on peut à loisir contempler les crocodiles et suivre leurs jeux dans l'eau. Nous avons visité l'emplacement de la future maison de nos sœurs ; elles seront fort bien ici : il y a bon air, belle vue et elles seront à cinq minutes de l'église.

Il y a aussi un magnifique jardin où croissent les manguiers, les papayers, la pomme cannelle et tous les légumes d'Europe.

* * *

Les indigènes étaient avides de nous regarder ; ce qui excita encore plus leur curiosité, de fut de nous voir tricoter ; les hommes voulaient tous apprendre ce genre de travail nouveau pour eux et nous dûmes bien leur donner une leçon pour les contenter. Quelques-uns avaient assez de dispositions pour réussir.

LA MISSION DU BAS-ZAMBEZE

De 1890 à 1895

Par le R. P. J. Merleau, de la Compagnie de Jésus

(Les Missions Catholiques. — No 1428 et suiv.)

 A mission du Bas-Zambèze a son existence propre depuis 1890 ; elle comprend toute la partie de l'Afrique austro-orientale connue sous le nom de Mozambique. Les Pères de la Compagnie de Jésus exercent leur apostolat auprès des Noirs qui habitent cette immense contrée. En allant se dévouer près de ces peuples pour leur faire connaître la religion chrétienne, ils n'ont fait que reprendre la tâche à laquelle leurs anciens Pères s'étaient consacrés dès le xv^e siècle, et qui avait dû être abandonnée au xviii^e siècle, lors de la suppression de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Portugal et ses colonies. Le R. P. Victor Courtois a maintes fois entretenu les lecteurs des *Missions Catholiques* des travaux accomplis par les missionnaires au Bas-Zambèze avant 1890 surtout. La relation suivante exposera ce qui s'y est fait depuis cinq ans.

I

Arrivée des missionnaires. — Le viatique sur le Zambèze. —
Premières victimes. — A Zumbo.

En 1888, un officier de la marine portugaise, M. Auguste de Castilho, alors gouverneur général de Mozambique, écrivait dans son *Relatorio da guerra da Zambezia* :

“ La principale station que les Jésuites ont fondée au Zambèze, est située dans le prazo de Boroma, sur la rive droite du fleuve, et à quatre heures de marche au-delà de Tété.

“ L'emplacement est des plus pittoresques, les terrains sont fertiles ; mais les bâtiments qui servent d'église, d'école et d'habitation sont provisoires, et pourtant tout y est d'une propreté irréprochable, et un ordre magnifique y règne. Ces bâtiments forment un quadrilatère, et sont entourés d'une haie épaisse destinée à empêcher l'approche des bêtes féroces et à arrêter les voleurs. La visite que je fis à cette station m'a laissé la meilleure impression et j'ai été agréablement surpris des résultats admirables obtenus par les Pères, en dépit de la malveillance que leur ont parfois montrée des gens du pays. Je n'oublierai point ces missionnaires, héroïques pionniers de la civilisation, tant fut aimable l'accueil qu'ils voulurent bien me faire. Il est à désirer, concluait-il, qu'on voie se fonder d'autres stations semblables dans notre province de Mozambique. ”

Ce témoignage de satisfaction était précieux pour les missionnaires : il venait d'un homme qui comptait déjà les plus beaux états de service dans la marine portugaise, et qui, depuis trois ans surtout, s'était montré dans la haute charge à lui confiée par le Portugal, administrateur actif et éclairé, de volonté ferme et d'intelligence élevée.

* * *

Dès 1888, les missionnaires, dont tout l'effort s'était comme concentré sur Boroma, étaient arrivés à de beaux résultats. Le R. P. Czimmermann était alors à la tête de la station ; il rêvait de pousser plus loin l'œuvre commencée et de faire de Boroma un vrai centre chrétien. Il fit un voyage en Europe en 1889, et l'Autriche, son pays d'origine, lui fournit, en même temps que des ouvriers apostoliques, quelques aumônes qui lui permirent de mieux organiser la chrétienté naissante.

Il revint en Afrique, accompagné des Pères Menyharth

et Friedrich et des frères Lindlohr, Glescinsty, Silva Wigger. Il emmenait avec lui également un auxiliaire laïque, Joseph Muller, qui avait demandé à suivre les missionnaires pour les aider là-bas dans leur lourde tâche : enfin huit religieuses de Saint-Joseph de Cluny les accompagnaient. De ces huit religieuses, quatre devaient rester à l'hôpital de Lourenzo-Marquez. Les autres devaient pénétrer avec les missionnaires dans l'intérieur même de l'Afrique. Leur arrivée à Quélimana fut très remarquée : sans doute, jamais aucune religieuse n'y avait été vue. Les Européens de cette ville s'étonnaient de voir ces femmes si héroïques, qui venaient, elles aussi, travailler sous ce ciel de feu. Les Noirs se montraient fort respectueux pour elles.

“ — Vois donc, se disaient-ils naïvement, ces prêtresses ! elles viennent de très loin, pour instruire nos femmes et élever nos enfants ! ”

*
* *
*

La petite caravane, débarquée à Quélimana le 15 juillet 1890, quittait cette ville dès le 16, pour s'enfoncer dans l'intérieur. Le voyage jusqu'à Boroma devait se faire en barque. Fort pénible d'ordinaire pour les missionnaires à cause de l'étroitesse des embarcations et des mille déplaisirs qu'apporte la compagnie continuelle des rameurs cafres, il devait l'être plus encore pour les Sœurs qu'une longue navigation avait déjà affaiblies. On mit huit jours à atteindre Senna, et jusque-là tout avait bien marché.

Un jour plus tard, une des religieuses, la Sœur Zoé des Martyrs, tomba malade : la fièvre zambézienne la mit bientôt aux portes du tombeau. Grande fut la consternation de ses compagnes à la pensée que déjà l'une d'entre elles allait succomber avant même d'avoir atteint Boroma. Sans doute, depuis que l'obéissance leur avait assigné la tâche de travailler au salut des Noirs en ces contrées reculées et mal-

saines, elles avaient songé souvent que le climat meurtrier et les fatigues spéciales de ce rude apostolat les useraient avant le temps ; mais il semblait que la réalité dépassât encore ce qu'elles avaient prévu, puisqu'une tombe allait s'ouvrir avant même que le but du voyage fût atteint.

La malade, se sentant mourir, demanda les derniers sacrements. Le P. Czimmermann descendit sur la rive du grand fleuve et y célébra la messe. Ce fut un spectacle bien frappant pour les bateliers noirs, quand ils virent le prêtre monter dans leur barque et aller ainsi rejoindre une autre embarcation que la mourante n'avait pu quitter, pour lui porter le Viatique.

Aidée des autres religieuses, elle put se mettre à genoux et c'est ainsi qu'elle reçut la sainte communion ! Le Père lui-même était ému jusqu'aux larmes en communiant dans de telles circonstances cette jeune religieuse, qui, à vingt-huit ans, avait quitté généreusement son pays et ses parents et faisait en ce moment à Dieu le sacrifice de sa vie.

On espérait cependant atteindre Tété, où de meilleurs et plus abondants secours pourraient peut-être soulager la malade. Les Noirs ramaient à toute force contre le courant, mais ce fut inutile.

“ Le 12 août, vers quatre heures de l'après-midi, raconte le P. Czimmermann, comme ma barque dépassait celle des religieuses, je les entendis tout à coup qui m'appelaient.

“ Je compris de quoi il s'agissait, et je me hâtai de me rapprocher de la barque où gisait la mourante ; elle était là, étendue, comme si la vie l'avait déjà abandonnée. Son regard pourtant était attaché avec amour sur son petit crucifix, et semblait implorer un dernier pardon. Je lui donnai l'absolution ; quelques minutes plus tard, elle rendait le dernier soupir. ”

Calmes et silencieuses, mais pourtant brisées par la douleur, les autres Sœurs pleuraient à genoux près du corps inanimé de leur compagne.

La défunte, vêtue de sa robe de religieuse et ayant entre les mains son crucifix, son rosaire et son livre de règles, fut ainsi transportée en barque jusqu'à Tété. On y arriva de nuit : en tout hâte on fit les préparatifs de l'enterrement, et avant même le lever du soleil, la terre d'Afrique recevait le corps de la Sœur missionnaire. Elle repose tout près des Pères Rivière et Moulinard, morts à Tété, le premier en 1883, le second en 1882.

* * *

La station de Boroma n'avait encore rien de ce qu'il fallait pour recevoir des hôtes si nombreux. Les Sœurs eurent comme abri la maisonnette que les Pères occupaient autrefois. Ceux-ci vécurent au grand air, en attendant de s'être aménagé des huttes provisoires. Les grands sacrifices n'allaient pas tarder à venir. De tous les ouvriers apostoliques, les plus indispensables pour les débuts d'une mission où tout est à créer, ce sont certainement ceux qui peuvent diriger les travaux matériels et promouvoir l'installation des premiers mois : or, ce sont ceux-là qui furent les premiers enlevés à la mission. Dès l'année 1891, Dieu rappelait à lui les frères Prihoda, Silva et l'auxiliaire Muller.

Joseph Muller mourut le 9 février : il n'était que depuis quelques mois dans la mission, et déjà il avait largement contribué à donner aux Noirs l'amour du travail. La vocation de ce jeune homme s'était décidée bien vite. Le P. Czimmermann, l'année précédente, prêchait à Inspruck, et son sermon roulait sur les misères des pauvres païens : Joseph Muller se trouvait parmi les auditeurs. Son cœur s'émut en entendant raconter les infortunes des peuples de l'Afrique, et, au moment de la quête, il aurait voulu, comme les autres, donner une aumône abondante ; ses moyens ne le lui permettant pas, il résolut de faire mieux encore. Il alla trouver le Père, et lui dit qu'il désirait le suivre pour

travailler, lui aussi, à la conversion des Noirs. On eut beau lui rappeler que les fatigues de l'apostolat étaient terribles, et que déjà de nombreux missionnaires avaient succombé, le vaillant jeune homme se sentait prêt à tout, et il partit.

* * *

Le R. P. Aloy, alors supérieur de la mission du Bas-Zambèze, décida, après une visite à Boroma, la construction d'une maison plus commode et en un endroit plus sain, sur une colline qui domine la vallée du Zambèze.

Le R. P. Czimmermann, après avoir jeté les premiers fondements de Boroma, partit lui-même au commencement de 1892 pour Zumbo, la dernière station portugaise placée à l'extrême limite de la province de Mozambique.

La distance de Quélimane à Zumbo est de 700 kilomètres le voyage était des plus rudes, comme l'avait prouvé la triste fin du R. P. Gabriel. Ce Père était parti de Tété, le 1er juillet 1895, en compagnie du Frère Prihoda, et après un mois d'épreuves terribles, il succombait en vue de Zumbo : tout s'était mis de la partie, semble-t-il, pour accabler le missionnaire et l'épuiser avant qu'il eût atteint son but : nourriture absolument insuffisante, désobéissance des Noirs, nuits passées en des huttes infectes, fièvre quasi continue.

“ Le jour de la fête de notre bienheureux Père saint Ignace, raconte le Frère Prihoda, le P. Gabriel fut pris de fièvres hématuriques. Tout allait mal. Je lui dis :

“ — Père, c'est la mort. ”

“ Il me répondit :

“ — Non, je veux travailler pour Dieu avant de mourir. ”

“ La nuit qui précéda le jour de sa mort, il resta longtemps avec ses bras autour de mon cou, et sa tête contre ma poitrine. Le dimanche, 2 août, à peu près vers dix heures du matin, il me dit :

“ — C'est bien, Frère ; je m'en vais vous faire mon testament, mais n'en dites rien à personne. ”

“ Quel était ce testament, Dieu seul le sait : car ce furent là ses dernières paroles. Au coucher du soleil il s'endormit doucement dans le Seigneur, et sans agonie. Pensez maintenant à ma situation. Le lendemain matin j'ordonnai aux mariniens de gagner le rivage. Là ils creusèrent une tombe. Nous déposâmes le cadavre dans la terre, et j'élevai une petite croix à cet endroit. Puis je tombai moi-même malade, je fis le sacrifice de ma vie et ne pensai plus qu'à mourir. J'invoquai pourtant le bon Dieu et les âmes du Purgatoire, et je repris le dessus. J'envoyai chercher du secours à Kakuino, et, après bien des difficultés, je pus être de retour à Tété le 22 août. ”

* * *

Le P. Czimmermann partit donc de Boroma pour Zumbo, le 16 janvier 1892 ; son voyage, grâce à Dieu, grâce aussi sans doute à l'énergie de ce Père et à la connaissance qu'il possédait des indigènes, fut heureux. Il parvint à Zumbo le 16 février. Il n'avait pourtant pas échappé aux fièvres, et il dut passer d'abord quelques jours au lit.

Aussitôt sur pied, il se mit à parcourir le pays en tous sens à la recherche d'un emplacement convenable pour une mission. Sa première visite fut pour le prazo Mazombue. Il y trouva de bons terrains, mais une population relativement peu dense ; de plus, les communications avec le Zambèze eussent été difficiles. Le Père se dirigea alors vers le prazo Mandombue, communément appelé la Foire. C'est une ancienne mission des Pères Dominicains, que l'on dit avoir été florissante lors du départ de ces Pères, à une date d'ailleurs ignorée. Les indigènes ont gardé de ceux qui furent les apôtres de leurs ancêtres un bon souvenir.

Malheureusement, au moment même où le Père allait s'y fixer, une dépêche du gouverneur de Tété lui annonçait que, d'après le traité récemment conclu, le prazo Mandombue appartenait à la zone anglaise et par là sortait des limites assignées à notre mission. Il fallut de nouveau se mettre en quête.

Enfin le choix du Père tomba sur le petit prazo Riciko, qu'il loua au prix de deux cent vingt-cinq francs par an. Il commença sans retard à élever une maison avec chapelle.

*
* *

Zumbo, en effet, n'avait pas d'église : celle qui, sous le titre de Notre-Dame du Salut, avait résisté si longtemps, était tombée en ruines. Le Père avait dû en conséquence la remplacer par une pauvre petite chambre sans ornement aucun, et qui n'avait guère l'aspect d'une chapelle. Il embellit ce pauvre réduit comme il put, en y étalant les chandeliers, images et bougies, qu'il avait apportés de Boroma.

Et quand on fut au jour de Pâques, le missionnaire pouvait déjà chanter un joyeux *Alleluia*. Sans parler des quarante enfants nègres déjà baptisés par lui, ce jour-là, six catéchumènes reçurent le saint baptême, et cinq d'entre-eux étaient admis aux joies de la première communion. A dire vrai, leur costume de fête était bien modeste, une simple robe de coton ; mais leur âme devait sembler belle aux anges, puisque l'eau baptismale venait de leur rendre la première innocence.

En peu de temps, le P. Czimmermann, acheva résidence, école, maison pour les orphelins et autres dépendances, et il put dès lors se livrer plus facilement aux travaux de l'apostolat. Tout d'abord, il parcourut les environs, invitant

les Noirs à venir le dimanche entendre la messe et l'instruction religieuse.

Dès le premier dimanche, il y eut une telle affluence que beaucoup de personnes durent rester dehors. Le zèle se soutint les dimanches suivants, et n'a pas diminué jusqu'ici. L'école est fréquentée et l'orphelinat se remplit. Le Père Czimmermann, en janvier 1893, comptait déjà cinquante enfants, entretenus pour la plupart aux frais de la mission, quelques-uns rachetés de l'esclavage. Les baptêmes non plus ne faisaient pas défaut, et on enregistrait à cette même date cent dix baptêmes de Noirs, parmi lesquels plus de cinquante fils de chefs.

II

Captifs chez un chef nègre. — Cruelles alarmes ; menaces de morts. — Délivrance.

A la fin de 1893, le P. Czimmermann reçut un compagnon d'apostolat dans la personne du R. P. Platzer. Celui-ci, en remontant le Zambèze de Quélimane à Tété, avait failli perdre la vie.

Il voyageait en compagnie de P. Hubert Vollers, qui devait rester à Boroma. Or à Singal, ils rencontrèrent le colonel Paiva de Andrado, de l'armée portugaise, occupé avec trois cents hommes à construire un fort. Ils lui demandèrent s'il y avait quelque danger à continuer seuls le voyage. Il leur fut répondu qu'il n'y avait en ce moment aucune révolte à craindre, et que par conséquent ils pouvaient poursuivre leur route en toute sécurité.

Cette réponse plaisait médiocrement aux mariniers cafres, qui étaient remplis de frayeur et voyaient la guerre partout.

Leur terreur fut bientôt au comble, quand, le 22 septembre, au soir, on fit la rencontre de nègres, qui semblaient

être des fuyards. Ces derniers racontaient qu'une guerre sérieuse avait éclaté.

Le petit chef noir d'Inhatrarambué, nommé Chapananza, envoya dire aux mariniers de venir dans son île, parce qu'il n'y avait aucune sécurité dans les autres.

En vain, les missionnaires essayèrent-ils de persuader à leurs gens de rester où ils étaient, les bateliers les transportèrent dans l'île.

* * *

Un canot aborda bientôt au même endroit, il était monté par des Noirs armés. Ils demandent qu'on veuille bien en passant s'arrêter près de la hutte de leur *Munouamambo*, sorte de capitaine noir, qui voulait, disaient-ils, confier aux Pères deux hommes qu'ils emmèneraient avec eux à Tété.

Les Pères s'arrêtèrent, en effet, à l'endroit indiqué. Mais à peine avaient-ils débarqué qu'une multitude de Noirs se présentait devant eux ; un grand nombre portent des fusils, le spectacle n'est point rassurant.

Soudain, arrive Chapananza, le chef de l'endroit. C'est un homme gros et gras ; sa figure est d'un sauvage, et son regard ne dit rien de bon. Il tient en main un énorme couteau. Il aborde les Pères et leur fait sa demande. Ils lui répondent qu'il est vraiment impossible de lui rendre ce service : " leurs barques, comme il le voit lui-même, sont déjà trop chargées, et il fera bien mieux d'attendre l'arrivée du colonel Paiva, qui a, lui, de nombreux moyens de transport et ne refusera pas ce service à Chapananga. "

* * *

Au nom de Paiva, le chef cafre est saisi d'une véritable fureur, il s'agite, se démène et brandit son couteau.

“ Bientôt, raconte le P. Platzter, il déclare net que personne ne doit passer dans son île sans sa permission et qu'en conséquence, nous sommes ses prisonniers. Je lui montre le passeport du gouvernement portugais et le lui fais traduire par un de nos mariniens. Il se met à rire et le jette à terre.

“ — Si tu ne nous laisses pas sortir, lui dis-je, M. Paiva de Andrada viendra et brûlera tout ton village. ”

“ A ces mots, Chapananga voulut me trancher la tête. Je m'enfuis, et, courant à nos barques, j'ordonne à nos mariniens de partir immédiatement. Mais ces pauvres gens, glacés d'épouvante, ne peuvent faire un mouvement et nous restons captifs.

“ Chapananza demande alors du vin, du coton, des mouchoirs, des cartouches. Nous répondons que nous n'avons rien de cela à lui donner. Il fait ouvrir nos caisses pour chercher les cartouches. N'en trouvant pas, il fait transporter chez lui tous nos bagages, et on nous conduit à son logis, où l'on nous donne deux nattes pour nous étendre pendant la nuit devant une hutte.

* * *

“ Le P. Vollers alla trouver le chef et lui réclama nos caisses de vivres et de vin ; puis il le supplia de ne pas couper la tête au P. Platzter, entendu que les paroles qu'il avait dites avaient été prononcées dans un instant de surexcitation, où la fièvre avait grande part.

“ Chapananza accorda tout ce que lui demanda le Père et il ouvrit les malles. Il allait s'emparer de la patène de l'autel portatif. Lui prenant la main, le missionnaire lui dit : “ Murungu ! ” c'est-à-dire Dieu ! Il la rendit immédiatement mais il voulut voir l'autel, le calice, les ornements. Ouvrant ensuite la malle où se trouvait une partie du linge, il dit : “ Linge du ministre de Dieu, ” et il laissa tout intact.

“ Trouvant l'accordéon du Père, il le prie d'en jouer ; puis il essaye lui-même et casse plusieurs clefs de l'instrument par maladresse. Quand il ouvre la petite pharmacie, le Père lui dit :

“ Si tu ne sais pas t'en servir, tu peux te causer la mort. ”

“ Il la referme immédiatement et renvoie la caisse, qui la contenait. ”

* * *

Les pauvres missionnaires ne savaient comment aboutirait cette triste affaire. Vers dix heures du soir, arrivent des Noirs ivres de vins : ils menacent de massacrer les Pères, et ne se font pas faute de voler leur caisse de provisions et jusqu'à leurs habits. Le P. Vollers ne put garder que juste de quoi se couvrir : il tremblait de froid, à cause de la nuit, et craignait fort d'être saisi par la fièvre.

Le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, vers 10 heures, M. Solla, l'ancien gouverneur de Tété, fut aussi arrêté en abordant dans cette île. Il avait avec lui son fils âgé seulement de six ans. Le pauvre homme était abattu et son courage avait grand besoin d'être relevé.

Le lundi, 25 septembre, il se fit un changement sensible. Les insultes aux Pères cessèrent, et le chef lui-même paraissait quelque peu soucieux au sujet de sa conduite.

C'est que le grand chef Tramsemba (ou Trambuemba), dont Chapananza n'était que le vassal, n'approuvait guère les procédés de celui-ci ; il lui avait même fait dire de laisser partir les Pères avec ce qui restait encore de leurs bagages.

De fait, Chapananza vint les trouver le mardi matin.

“ — Quand le soleil, leur dit-il en leur montrant le couchant, sera là, ce soir, vous pourrez partir. ”

Comment le pouvaient-ils, puisque les mariniers avaient disparu avec une barque ? Le dimanche, Chapananza les

avait envoyés à Tété, et ces pauvres Noirs, qui, deux jours auparavant, avaient tant supplié le chef de les épargner, ne s'étaient nullement fait prier pour s'entasser à la hâte dans une barque.

Il leur arriva malheur, car, lorsqu'ils parvinrent à ces passes où le fleuve roule ses eaux en un défilé large en certains endroits de quarante mètres seulement, la manœuvre de l'embarcation devint extrêmement difficile. Elle était si chargée ! Trois d'entre eux tombèrent à l'eau et y trouvèrent la mort.

* * *

Pour les missionnaires, quand Chapananza leur eut enfin donné congé, ainsi qu'à M. Solla, ils se rendirent à la hâte au rivage. Leur joie fut mêlée de quelque appréhension, quand ils se virent obligés de prendre pour rameurs des gens de Chapananza. Puis celui-ci, comme adieu, les menaça de sa vengeance s'ils osaient mal parler de lui à Paiva, ou au commandant militaire du poste suivant.

Le P. Vollers lui répondit que le *cacice* (prêtre) ne fait point la guerre.

A la nuit tombante, un indigène à longue barbe se présenta sur la rive. Il venait parler à M. Solla, et lui dire que ses deux domestiques en route pour Tété avaient passé la nuit dans sa hutte. Cette conversation intrigua les rameurs. Que disait cet homme ? N'allait-on point se venger sur eux des ennuis causés aux missionnaires. Toujours est-il que, la nuit venue, dès qu'on eût mis pied à terre, ils prirent bel et bien la fuite.

* * *

L'indigène, dont la conversation avait effrayé les rameurs, retourna à son village, et put en procurer d'autres. Le chef

même vint à la rive, et envoya aux Pères un bon et réconfortant dîner composé de riz, de poulets et de bananes.

Le 29 septembre, dans l'après-midi, tous arrivaient à Gwengwé. Le jour de la fête des SS. Anges, la messe fut ditée sous un arbre. Le capitaine y assistait en grand uniforme. Les soldats étaient là sous les armes, entourés d'un grand nombre de Cafres.

Le septième jour arriva à Gwengwé le colonel Paiva, sur un petit steamer, où les Pères prirent passage pour Tété !

Ils avaient hâte d'atteindre Boroma pour y jouir d'un peu de tranquillité et aussi pour y refaire leurs forces, affaiblies tant par les émotions que par la fièvre. Ils y abordèrent le 11 octobre au soir, après quarante jours de voyage.

Les Pères de cette station avaient déjà appris leur captivité, et ils étaient fort inquiets sur leur sort. Une neuvaine avait été commencée, et les Religieuses, ainsi que les nombreux enfants de l'école y prenaient part ; mais l'heureuse délivrance était venue avant la fin de la neuvaine.

III

Les empoisonnements à Zumbo. — Rachat de petits esclaves —

Le roi Lo-Bengula. — Une visite épiscopale. — Noël au

Zambèze. — Les RR. PP. Terorde et Platzer.

Le P. Platzer, après quelques semaines de repos à Boroma, continua sa route vers Zumbo, accompagné de soixante Noirs. Il y trouva le R. P. Czimmermann. Ce Père était là, seul prêtre, depuis près de deux ans ; le Fr. Rieder, son compagnon, l'avait quitté pour aller à Inhambane près du P. Comtois.

Deux mois à peine après son arrivée à Zumbo, le jeune missionnaire devait apprendre jusqu'à quel point le missionnaire d'Afrique doit être prêt à accepter la solitude et

l'abandon complet et se laisser mener par où et comme il plaît à Dieu, son maître.

Le 29 janvier 1893, le R. P. Czimmermann mourait, emporté par un mal qu'on ne sut trop comment caractériser.

Beaucoup crurent que le missionnaire avait été empoisonné, et les soupçons se portèrent sur Mataquenha, petit roi, qui possédait une fortune considérable, presque un million de francs, soit en argent, en maisons ou en ivoire. Il pouvait mettre sur pied cinq mille hommes bien armés.

Il avait rendu quelques services au Père ; mais une sorte de révolte s'étant produite sur le territoire de la mission, le P. Czimmermann eut à cette occasion une affaire à régler avec Mataquenha. Une discussion assez vive éclata. Est-ce à la suite de cette discussion que le chef aurait fait empoisonner le Père, comme quelques-uns le disent : on ne saurait l'affirmer avec certitude, puisque, même après cela, il y eut entre eux deux des relations amicales. Puis, à Zumbo, les empoisonnements sont chose fréquente, et les Noirs attribuent facilement la mort au poison.

* * *

Mataquenha, d'ailleurs, devait lui-même mourir quelques mois plus tard, lui, du moins, sûrement victime d'un empoisonnement, et ce qui est affreux à dire, les coupables étaient Romão, son propre fils, et Pedro son frère.

Le poison, employé à cette fin, est ordinairement du fiel de crocodile, mêlé avec de la farine : cette préparation desséchée peut se conserver indéfiniment. On dit qu'une dose suffit pour faire mourir en quelques minutes.

* * *

Resté absolument seul après la mort du R. P. Czimmermann, alors qu'il n'était initié encore suffisamment ni à la langue du pays, ni à la direction d'une mission, le R. P. Platzer dut attendre de longs mois qu'on lui envoyât un compagnon. D'ici là, il devait, lui aussi, voir la mort de près.

Il y avait deux semaines, en effet, que le Père était réduit à cette affreuse solitude, quand il fut pris de la fièvre bilieuse, qui le fit souffrir un mois durant. À cette époque, la pluie tombait sans cesse, et le Zambèze, sortant de ses limites

ordinaires, inondait toute la région. Des centaines de Noirs succombaient aux fièvres et à la dysenterie. La maladie n'épargnait point la petite école de la mission, et le missionnaire, incapable, à cause de son état douloureux, de secourir ces pauvres enfants, ne pouvait non plus attendre d'eux aucun soulagement à ses souffrances.

Dieu pourtant ne voulait pas encore enlever à cette station celui qui était son unique soutien, et bientôt le F. coadjuteur Wigger venait aider le R. P. Platzer.

Ce Frère, qui travaillait dans le Bas-Zambèze depuis plusieurs années déjà, était fort expérimenté au maniement des Cafres. Il savait parfaitement la langue indigène, et ce fut lui qui fit dès lors le catéchisme de chaque jour et l'instruction du dimanche. Vers Pâques, le R. P. Moura, supérieur de la mission, fit à Zumbo une visite, dont il revint très consolé et édifié de la parfaite tenue et de la piété des enfants.

* * *

Délivrer les petits Noirs de l'esclavage, les instruire et les élever dans la religion chrétienne, tel était, en effet, le but principal des missionnaires, qui jugeaient ne pouvoir obtenir que des résultats médiocres du côté des adultes.

Aussi, vers le mois d'août suivant, le R. P. Platzer organisait pour l'envoyer plus à l'intérieur de l'Afrique, au district de Manica, une petite expédition afin de racheter les petits Cafres. Voici comment il rendait compte lui-même des préparatifs :

“ Pingue, chef de l'expédition, et trois de ses gens feront les rachats : à cet effet, il se sépareront à Manica et iront dans diverses régions. Quinze Noirs porteront les marchandises, à savoir : cent six pièces de coton large, quatre barils de poudre et des mouchoirs pour les rachats, quarante pièces de petit coton et presque toutes les verroteries que nous avons pour payer les porteurs et acheter de la farine pour eux et pour les enfants. Ignace, ancien élève de Boroma, et le capitaine de la mission, accompagneront l'expédition pour veiller à ce que tout se fasse bien et que Pingue ne nous trompe pas. Ignace notera chaque jour les dépenses, les populations importantes rencontrées, etc. Nous apprendrons ainsi à connaître le chemin de Manica, et une autre fois, un Père ou un Frère pourra y aller.

“ Avant le départ, je bénis toutes les marchandises, ce qui parut impressionner vivement les Noirs. Ils reviendront, j'espère, avec un grand nombre d'enfants. A cause des Arabes, nous dit-on, le prix d'un garçon est plus élevé qu'autrefois : c'est au moins deux pièces de coton large et en outre un présent, une brassée de mouchoirs, par exemple. On peut offrir aussi une pièce de coton large, une étroite, et des mouchoirs (ce qui fait environ 20 fr.). Nous donnons à Butra, un de nos porteurs, six barils de poudre pesant dix livres et six boîtes de capsules. Il a promis de racheter quatre enfants par baril. Quand l'expédition reviendra, nous aurons cent enfants. On achètera aussi des vaches ; leur prix varie de cinq brassées à une pièce de coton large, c'est-à-dire de 5 à 10 francs. ”

L'expédition revint, après avoir racheté vingt-deux petits garçons, deux adultes, trois femmes et quatre petites filles. Elle était allée jusqu'à la rivière Cafukué, affluent de Zambèze, à la ligne de séparation entre les terres de Manica et Machohalumbué ! La reine de Machohalumbué faisant mettre à mort tous les étrangers Blancs ou Noirs qui pénètrent sur ses terres, ses sujets venaient sur les rives de la Cafukué pour y vendre des esclaves et des vaches.

Pourtant l'expédition n'avait pu se procurer autant d'esclaves qu'on aurait voulu. C'est que, quelques jours avant, des Noirs (des Arabes peut-être) étaient venus à Cafukué ; ils avaient acheté tous les esclaves du sexe masculin, soit adultes, soit enfants, pour les faire travailler probablement aux mines d'or du Mashonaland.

Le bétail ramené par la même expédition était très important ; les marchandises destinées au rachat des esclaves ayant été appliquées à acquérir de quoi monter les étables de la mission. Au retour, trois vaches avaient péri sous la dent des lions et des hyènes ; d'autres avaient succombé à la morsure de la tsétsé, et le terrible insecte, continuant à faire des victimes parmi le troupeau, un Noir de Mazambué fit la chasse aux mouches et en prit près de six mille. On dit, en effet, que, pour guérir l'animal mordu, le meilleur remède consiste à lui faire avaler de ces mêmes mouches.

A l'arrivée à Zumbo, grande fut la joie des pauvres esclaves.

“ Tout ce petit monde, écrivait le R. P. Hiller qui venait d'atteindre cette station, était en fort bonne santé et se

montrait très éveillé. C'est que le Noir auquel nous avions confié le soin de les ramener, les avait traités avec beaucoup de bonté et, pour les regaillardir le long du chemin, il leur avait distribué fort à propos de bonnes rasades de bière cafre. Aussi quelle allégresse ! On aurait dit des enfants égarés depuis longtemps et se retrouvant dans les bras de leur mère et sous la hutte qui les avait vus naître. Ce fut de l'ivresse, quand on leur fit revêtir la chemisette rouge, habit de luxe comme ils n'en avaient jamais ni vu, ni soupçonné.

On les interrogea sur leur pays, leurs parents : tous étaient nés esclaves. Deux pourtant avaient été enlevés, l'un en temps de guerre, l'autre pendant qu'il travaillait aux champs. La mère de ce dernier eut enfin le bonheur de retrouver son enfant qu'elle pleurait : elle vint à la mission, où on lui donna une hutte, puis de quoi se nourrir et se vêtir. Qui dira la reconnaissance de ces deux âmes pour le missionnaire, à qui elles doivent la liberté, le bonheur ici-bas et la consolante espérance des biens du ciel !

* * *

Au commencement de 1894, les journaux annoncèrent que le roi Lo-Bengula, rendu fameux par sa lutte contre les Anglais du Cap quand ceux-ci conquièrent le Mashonaland, venait de mourir dans la partie nord de la Zambézie, où il s'était réfugié : il avait succombé, disait-on, à la petite vérole. Mais les Cafres, que le Platzer envoya au pays de Manica, leur apportèrent que Lo-Bengula se trouvait dans la région du Haut-Zambèze en fort bonne santé. C'est le frère de Lo-Bengula qui a succombé.

* * *

Sur la question de l'esclavage en cette partie de l'Afrique, il ne sera pas hors de propos de citer ici ce qu'en écrivait le R. P. Czimmermann peu de temps avant sa mort :

“ Dans tout le Bas-Zambèze, de Quélimane jusqu'au delà de Tété, la traite est interdite par la loi, et on ne peut que rarement y acheter des esclaves. Je ne parle donc pas de cette région, mais bien des contrées lointaines du Haut-

Zambèze, où l'influence des nations européennes était nulle, la puissance des chefs noirs est sans bornes.

“ Dès mon arrivée dans cette contrée, je constatai que la traite devait s'y pratiquer sur une large échelle : car je rencontrais des esclaves en grand nombre, et je pus en racheter autant que mes moyens me le permirent. Le prix d'achat est très bas, relativement aux autres contrées. Un esclave noir coûte ordinairement deux pièces de coton ou un petit baril de poudre du poids de quatre livres. A défaut d'étoffe ou de poudre, on peut fournir d'autres marchandises. Ainsi récemment, j'ai racheté à un chef deux garçons pour un rasoir ? ”

* * *

Comment ces pauvres créatures sont-elles donc privées de leur liberté ? Ce ne sont plus les habitants du pays qui les mettent en vente. Quoique les pauvres Noirs, dans l'état sauvage où ils sont présentement, aient à peine le sentiment naturel de la tendresse, toutefois, à part les temps de famine, ils ne vont pas jusqu'à vendre leurs propres enfants. Les esclaves mis en vente sont depuis longtemps sans patrie et sans parents : une partie d'entre eux sont des prisonniers de guerre.

Les nègres barbares de l'intérieur de l'Afrique aiment à se battre et y poussent leurs chefs. Ces guerres, ou pour dire plus vrai, ces brigandages sont, pour les chefs et pour leurs sujets, la meilleure occasion de se fournir d'esclaves, dont la possession leur donne richesse, prestige et puissance. Quand le Noir a quelques esclaves, il les fait travailler pour sa subsistance, il s'en forme une cour : ils représentent son capital.

Une seconde manière de se procurer des esclaves est la chasse à l'éléphant. Naguère, un Noir très puissant des environs arma une caravane de chasseurs d'éléphants, et les envoya dans la direction nord-ouest du Zambèze, où on l'avait informé que résidait un chef très riche. Tout d'abord on se traita amicalement ; on proposa au chef d'échanger des marchandises. Celui-ci ne soupçonnait point de piège ; il montra ce qu'il avait et le prix d'achat fut fixé. Le chef de la caravane fit transporter par ses chasseurs dans son camp les objets achetés hors du village. Une fête fut préparée ; on exposa toutes sortes de marchandises d'échange : étoffes, perles, rubans aux couleurs variées, etc. Ensuite il

pria les gens du village de lui faire visite. Il voulait, avant de partir, leur offrir des présents.

On accourut en hâte au camp de ces chasseurs si gracieux : les enfants et les négresses s'empresaient, avides de recevoir des étoffes et des perles. Tout à coup les chasseurs d'éléphants se jetèrent sur la foule désarmée et surprise. Les femmes et les enfants furent faits prisonniers en grand nombre. Le chef du village, effrayé, ne put réunir ses guerriers que trop tard et, quand il voulut agir, l'affreuse caravane avait disparu avec le butin, beaucoup de marchandises et des centaines de pauvres Noirs. Et si le missionnaire, venant à rencontrer quelques-uns de ces malheureux enfants, les interroge sur leur patrie et leurs parents, ils ne répondront guère que par des sanglots.

* * *

La parfaite tenue et la piété des enfants que nous avons rachetés de l'esclavage édifièrent et consolèrent tout à la fois Mgr Barroso, quand il fit la visite de la mission de Zumbo en août 1894. Jamais, sans doute, aucun évêque n'était allé si avant dans cette partie de l'Afrique. Le prélat venait administrer le sacrement de confirmation à quatre-vingt-huit Noirs. Les efforts du missionnaire, tout délaissé et tout novice qu'il fût dans l'apostolat, aboutissaient donc à des résultats fort beaux. L'école comptait soixante-treize enfants. Chaque dimanche les Noirs accouraient nombreux pour assister à la messe et entendre le sermon.

La venue de Mgr Barroso avait, on le pense bien, grandement éveillé la curiosité des Cafres : les chrétiens et les missionnaires se sentaient encouragés, se remettaient à l'œuvre avec d'autant plus d'ardeur que la terrible fièvre du Zambèze semblait les avoir quittés pour toujours.

Le R. P. Hiller, auparavant de la station de Boroma, venait à Zumbo en août. Le R. P. Platzer trouva en lui un auxiliaire précieux, que douze années de séjour parmi les Noirs avaient admirablement formé au maniement des indigènes et que des souffrances de toutes sortes avaient merveilleusement aguerri. On agrandit les bâtiments de la mission : il s'agissait de construire église et maison. Plus que jamais le moment semblait venu de cueillir à pleines mains une moisson déjà si chèrement payée.

Les fêtes de Noël furent une belle occasion d'attirer encore

davantage l'attention des Cafres. Vers minuit, la maison était tout illuminée, et un feu d'artifice avertissait les Noirs que la messe allait commencer dans la petite chapelle. Les enfants chantaient des cantiques de Noël, traduits en cafre par les RR. PP. Courtois et Czimmermann.

A la messe du matin, les chrétiens communierent et entendirent le sermon que leur adressa le R. P. Hiller. Puis il y eut procession du Saint-Sacrement ; tous suivaient dans l'ordre le plus parfait. Cette procession avait pour but d'implorer la miséricorde divine, pour que la région fût préservée d'une famine dont on était menacé à cause de l'invasion des sauterelles.

Le programme de la fête comportait aussi des délassements. Vers midi, il y eut grande réunion, tir à la cible pour les enfants, puis, pour les chefs, concours de jeux, et tout se termina par une loterie, où cent prix étaient mis à la disposition des gagnants : ce fut une belle journée pour ceux qui obtinrent des parasols, des chemises, des canifs, des miroirs, etc.

Le missionnaire, témoin de tant de joie innocente, bénissait les bienfaiteurs dont les aumônes lui avaient permis l'achat de ces objets de peu de valeur, mais si ardemment convoités par les Noirs. Cette fête, qui n'était rien en elle-même, fut une excellente occasion d'attirer les indigènes et de gagner leur confiance.

* * *

L'année 1895 s'ouvrait donc belle d'espérances ; mais deux mois ne s'étaient pas écoulés que, des trois missionnaires qui restaient, deux s'en allaient rejoindre le R. P. Czimmermann dans la tombe.

Le F. Nigger succombait le 7 février, après une maladie douloureuse dont il avait pris les germes pendant un séjour de trois semaines dans la forêt pour y préparer les matériaux nécessaires aux constructions projetées.

Le 21 mars suivant, les RR. PP. Platzer et Hiller tombaient dangeureusement malade ; le premier expira après seize heures seulement de maladie, et son compagnon, resté seul, ne se sauva qu'à force de médicaments énergiques. Plusieurs jours durant, il eut à lutter contre la fièvre et la dysenterie. A ces misères venait s'ajouter l'anxiété de laisser seuls et sans appui les élèves de la mission, s'il venait à

mourir aussi. Dieu pourtant eut pitié du missionnaire : le R. P. Hiller recouvra peu à peu la santé.

Il y a de fortes raisons de croire que le poison fut pour quelque chose dans ces morts, dont les circonstances ont bien des côtés mystérieux. J'ai déjà dit combien les empoisonnements sont fréquents en ces parages.

En 1880, le 17 septembre, le R. P. Terorde, un des premiers missionnaires du Zambèze, mourait chez les Batangas, dans une cabane où le chef Moëmba, des bords du Zambèze, lui avait permis d'habiter : il mourait dans un abandon presque complet, n'ayant à ses côtés qu'un Frère coadjuteur, le F. Verveine, lui-même alors en proie au délire de la fièvre. Le R. P. Weisskopf écrivait : " Nous tenons pour certain que le F. Verveine, aussi bien que le P. Terorde, a été empoisonné. "

Le P. Terorde, avant de partir pour la mission du Zambèze, avait été préfet du collège de Feldkirch, dans le Vorarlberg, en Autriche : il avait eu là comme élève le jeune Platzer, qui alors ne songeait point aux missions étrangères. Mais quand, plus tard, celui-ci apprit que son ancien préfet, devenu missionnaire, venait de mourir en pleine Afrique, victime de son dévouement au salut des pauvres Noirs, il n'eut plus qu'une pensée, aller là-bas prendre la place de celui qui venait de tomber, et lutter comme lui pour la cause de Dieu, dût-il y mourir aussi. Or, le R. P. Platzer vient de réaliser tout ce que Dieu avait inspiré à son cœur : comme le P. Terorde, il est mort dans la mission du Zambèze, tout à fait aux avant-postes, après un apostolat qui compte plus par l'intensité des souffrances supportées que par leur durée, et dans des circonstances bien analogues.

Que tous les deux, du haut du ciel, fassent descendre les plus abondantes bénédictions divines sur ceux qui furent leurs compagnons d'armes ou leurs successeurs dans la belle œuvre qui leur coûta la vie !

IV

**Boroma. — Horreur de l'instruction. — Esclaves et maîtres. —
Voir le bon Dieu. — L'âme du grand chef. —
Dessert cafre**

J'ai déjà dit ce qui concerne la fondation même de Boroma. Pour le développement de l'œuvre, il sera bon de citer ici quelques lignes que le R. P. Ményarth écrivait à Lisbonne.

en 1893, au Dr Fernando Pedroso, membre de la Société de géographie de cette ville, promoteur intrépide et éclairé de toutes les œuvres qui concernent la propagation de la foi dans les colonies portugaises.

“ Nous sommes enfin installés, grâces à Dieu, sur le plateau d'une riante colline, isolée de tous côtés, recevant la brise du fleuve, dans un site parfaitement salubre. On a élevé une grande construction en bois pour les écoles, deux autres pour les ateliers et remises. A côté de la résidence nous voulons construire une église et d'autres bâtiments. Les matériaux : pierres, briques, chaux, planches, poutrelles, tout est préparé par les Noirs sous la direction des missionnaires. Au pied de la colline s'élèvent déjà les premières maisons d'un centre chrétien que nous avons appelé le village de Sainte-Anne. ”

Les Pères trouvaient beaucoup de bonne volonté dans les Noirs qu'ils avaient à évangéliser. Il y avait peu de nègres qui ne voulussent être baptisés de suite. Pourtant force était d'attendre un an encore avant de commencer les baptêmes en masse. Le nègre ne s'habitue que peu à peu à la vie chrétienne, et encore pour obtenir ce résultat, est-il nécessaire de le mener avec fermeté, de lui déclarer net, mais sans violence pourtant, ce qu'il a à faire.

Avant tout, l'œuvre principale est l'école, et certes c'était chose difficile que d'établir une école à Boroma, les Noirs de la contrée ont la tête remplie de préjugés contre tout ce qui est instruction, et leur imagination rêve les plus tristes conséquences au fait de savoir lire, écrire et compter. Tous ceux qui vont à l'école, croient-ils, iront un jour sur un navire ; on les y entassera et on les enverra à Quélimana. Pourtant notre école comptait, en 1893, plus de cent élèves. Celle des filles, dirigée par les Sœurs, en avait presque autant. On leur enseigne le catéchisme, l'histoire sainte, la lecture, l'écriture et le calcul, la grammaire cafre et la grammaire portugaise. Quelques-uns des meilleurs élèves peuvent faire une lecture en portugais pendant le repas des missionnaires.

A l'église, les enfants chantent, et l'exécution se fait avec beaucoup de perfection. Enfin, dans les écoles industrielles, vingt-deux élèves s'exercent à différents métiers, forge, charpente ou maçonnerie. A beaucoup l'on enseigne la culture et les moyens de tirer bon parti des plantes africaines.

Mais la lutte que les Pères soutiennent contre l'esclavage est dure et pénible ; elle est l'occasion de tracas de toute sorte. Sans doute le gouvernement portugais a édicté des lois qui défendent la traite ; mais bien des Blancs avides les transgressent, ces lois, et, de plus, les Noirs sont souvent à l'égard de leurs chefs dans un état de dépendance qui constitue une sorte d'esclavage.

Parmi eux, en effet, les femmes et les enfants surtout sont vendus et achetés, comme en nos contrées on ferait du bétail ; le prix varie de 15 à 20 francs par tête.

“ A peine étions-nous établis ici, écrit le R. P. Ményarth, que les Noirs comprirent qu'ils auraient en nous des protecteurs : aussi vinrent-ils nombreux, surtout les femmes esclaves, demander d'être reçus à l'asile des Sœurs. Nous avons agi avec la plus grande prudence dans l'admission. Il arrivait, en effet, que les maîtres couraient à la recherche des esclaves fugitifs : ils exigeaient bel et bien qu'on les leur remit. Si nous leur objections que l'esclavage est prohibé par les lois du Portugal, ils semblaient fort surpris, et parfois il nous a fallu indemniser ces maîtres en leur donnant le prix du rachat d'une femme. Certes nous avons procédé avec le plus de ménagement possible : malgré cela, nous sommes devenus odieux à plusieurs. On nous a même menacés de mettre le feu à nos habitations : comme elles sont de bois et de paille, et que, pour nous défendre, nous n'avons pas de soldats, il y a lieu de redouter quelque désastre. ”

* * *

Quant à la manière habituelle dont les missionnaires procèdent dans leur apostolat, elle consiste à accoutumer peu à peu les Noirs aux mœurs chrétiennes et à les baptiser ensuite : travail long, mais le seul qui soit vraiment utile et profitable.

Pendant plus d'un an, le R. P. Ményarth, étant à Boroma, se rendait chaque samedi au Chidota à seize kilomètres au nord. Il y avait là un petit chef du nom de Muana-Nambo, et le dimanche plus de cent nègres se réunissaient chez lui, pour assister à la messe. De ces pauvres gens aucun n'était encore baptisé : néanmoins ils récitaient le rosaire en commun, se montraient fort attentifs au sermon du Père, et leur langage était celui de gens chrétiens par le cœur. Il arriva que ces démonstrations religieuses furent pour d'autres

païens qui venaient de bien loin l'occasion d'attendre parler la première fois sans doute de la vraie religion.

Par ces villages du Chidota passe la grande route qui mène vers l'intérieur de l'Afrique. Un beau jour, il y vint environ deux cents Noirs, qui formaient une caravane et dont le but était de vendre de l'ivoire à Tété. Interrogés sur leur pays, ils répondirent qu'ils étaient sujets du roi Mnassé. Mnassé est à la tête de tribus qui habitent dans la région située entre le lac Bangouéolo et le lac Nyassa, à quarante-cinq journées de marche de Boroma. Précisément le frère du roi Mnassé faisait partie de cette caravane.

Le Père, voyant ce grand nombre d'étrangers, eut la pensée de faire les offices du dimanche en plein air : les cérémonies ne manquèrent pas de frapper ces pauvres païens. Ils partirent bientôt pour rentrer chez eux, mais non sans avoir promis, si un jour ils refaisaient la même route, de venir à la mission de Boroma. De fait, ces braves gens eurent l'occasion de revoir Tété, et fidèles à leur parole, ils s'arrêtèrent à Boroma. Les habitants, surpris d'une telle visite, leurs demandaient ce qu'ils venaient faire par là, et eux de répondre :

“ — *Knouu Murungù* ” (voir le bon Dieu).

C'était donc déjà une bonne semence jetée dans leur cœur : heureux les missionnaires à qui il sera donné de la faire germer !

* * *

A Boroma même, il y avait nécessité de combattre certains préjugés superstitieux, et sur ce point les Pères allèrent vite de l'avant et avec énergie.

Quand, par exemple, il fut question d'établir la maison sur une colline que les Cafres regardent comme sacrée, les Noirs ne purent en croire leurs oreilles.

“ — C'est, objectaient-ils, la demeure du *Mzimou*, c'est-à-dire de l'esprit d'un grand chef décédé. ”

La tradition du pays voulait, en effet, que ce fût là le séjour des âmes des défunts. Néanmoins on coupa les arbres, et les fondations de la maison furent jetées.

Les Cafres prédirent qu'assurément les Pères mourraient tous, que les âmes des défunts, troublées dans le lieu de leur repos, feraient fondre sur le pays toute sorte de fléaux ; la montagne même s'entr'ouvrirait et dans cet abîme constructions et profanateurs seraient engloutis. De ces prophé-

ties alarmantes aucune ne se réalisa, et l'étonnement fut grand parmi les païens quand ils virent que la maison tenait ferme sur ses bases, et que rien ne faisait prévoir sa destruction prochaine

Nos Cafres ne se tinrent pas pour battus :

“ L'âme du grand chef, assuraient-ils, a dû se réfugier dans le baobab qui ombre la colline. ”

Maisils désespérèrent bientôt de pouvoir deviner le dernier refuge de cette pauvre âme, quand ils aperçurent dans le fameux arbre une statue de Notre-Dame de Bon-Secours placée là, ils ne savaient trop comment. Dès lors, le beau baobab ne vit plus sous ses branches les sacrificateurs païens ; mais les chrétiens y venaient comme en un lieu de pèlerinage.

* * *

Cette croyance à la migration des âmes tient fort au cœur des Cafres. Un jour que le F. Glesinsky était allé à la chasse et qu'il emmenait avec lui un jeune Noir, ils firent la rencontre de deux lions occupés à dévorer un buffle. Les bêtes étaient à quinze pas seulement, et nos deux chasseurs s'étaient avancés si doucement qu'elles continuaient leur repas sans aucune crainte. Le Frère crut prudent de ne point se montrer ; puis il grimpa silencieusement sur un arbre. Il voulait de là leur tirer un bon coup de fusil ; le Cafre pourtant, en voyant le dessein du Frère, se mit à trembler et, du ton le plus suppliant, il demandait qu'il voulût bien épargner son roi.

“ — Ton roi ? dit le Frère ; mais quel est ton roi ? où est-il ?

“ — Oh ! dit le Noir, c'est que le *Mzimou* (esprit) de notre feu roi est dans ce lion et, si vous le tuez, cet esprit nous fera souffrir. ”

La lionne avait déjà disparu, et le lion, qui restait, ayant quelque peu manifesté son mécontentement d'être troublé en son repas, le Frère jugea prudent de ne point s'exposer. Le Cafre dut être heureux que son roi eût été épargné.

* * *

Les enfants cafres, quoique ne connaissant guère que la vie sauvage des bois, sont pourtant facilement accessibles aux sentiments religieux. Ceux que les missionnaires ont élevés et formés à Saint-Joseph de Boroma s'approchent

chaque mois de la sainte Table. Ils se confessent assidûment, et " quand ils vont se confesser, écrivait le R. P. Vollers, il est édifiant de voir avec quelle gravité chacun attend son tour, en ayant grand soin d'appuyer solidement ses mains sur ses oreilles pour ne point entendre ce qui se dit. "

Les deux repas qu'ils font chaque jour à l'école sont des plus simples, et il faut peu de chose pour les contenter. Près de la maison s'élève un hangar en forme de kiosque : il est soutenu par des colonnes de pierre, et un toit de chaume le recouvre. Assis sous ce bâtiment, les enfants ont chacun un petit plat en fer-blanc ou en bois, où ils mettent la farine et les fèves.

" — Avec cela, écrit encore le P. Vollers, ils font de petites boulettes, et grâce aux rasades d'eau claire, tout passe parfaitement. "

Un dessert un peu extraordinaire vient parfois relever le menu, et le plat de règle une fois avalé, on pourrait voir ces enfants allumer çà et là de petits feux au-dessus desquels ils suspendent par la patte des guirlandes de rats : il y en a parfois jusqu'à vingt et trente. C'est un plat qu'ils trouvent exquis. Gare encore, quand survient une invasion de sauterelles : la chasse est active et féconde : le butin s'entasse par monceaux, le tout est cuit dans la marmite, et l'apprêt qu'il en font est des plus délicats, pour eux du moins.

V

Fête religieuse à Boroma. — Deux missionnaires morts en route. — Le P. Courtois. — Quélimane. — Au mont Murumbala. — Témoignage du commandant Auguste de Castilho.

Comme il est facile de le voir, le milieu où vit le missionnaire du Zambèze a son côté pittoresque. Pour achever de faire connaître Boroma, il suffira de relater ici la visite qu'y fit en 1894 Mgr Barroso. Le récit en sera emprunté à la plume du P. Vollers.

* * *

" Le prélat, écrivait-il, nous est arrivé la veille de la fête de saint Ignace. Imaginez-vous notre joie de voir un successeur des apôtres venir pour la première fois sur nos terres si barbares. Le prélat était à bord d'une canonnière portugaise. Nos chrétiens, adultes et enfants, sous la direction

des Pères et des Sœurs, étaient allés à sa rencontre, et des centaines de païens étaient accourus, eux aussi, pour assister à l'arrivée : tout était à la fête. Nos enfants avaient revêtu pour la circonstance leur plus jolie chemisette de couleur. Parmi eux une dizaine faisaient l'office d'enfants de chœur et portaient des soutanelles rouges ou blanches.

“ Le R. P. Ményharth, supérieur, était en chape. En avant marchait la croix : puis venaient toutes sortes de bannières, parmi lesquelles on distinguait celle de la sainte Vierge. Dès que le bateau fut en vue, nos Cafres eommencèrent la musique, et la danse s'organisa au son du tambour ; il y avait un entrain merveilleux.

“ Quand Monseigneur descendit à terre, les Noirs poussèrent des cris de joie et firent des gambades indescriptibles. Bientôt le silence se fit, et l'évêque ayant donné sa bénédiction, le R. P. Ményharth lui adressa nos souhaits de bienvenue. Le prélat répondit d'une voie émue : il ne pouvait dissimuler la joie qu'il ressentait à la vue de tant de Noirs convertis et de leur enthousiasme.

“ La procession se rendit à l'église, au chant des litanies, puis le *Te Deum* fut entonné, et le prélat présida le salut du Très Saint-Sacrement.

“ Il fallut ensuite se rendre à la maison des missionnaires située sur la montagne de Saint-Joseph. Tous nos chrétiens marchaient en avant, tirant sans cesse des coups de fusil.

“ Les femmes, elles aussi, sont là, simulant des exercices de guerre. Les voilà qui bondissent au son des tamtams creusés dans un tronc d'arbre : elles accourent vers Monseigneur brandissant leur petite lance ; puis, arrivées près de Sa Grandeur, elles s'arrêtent une seconde, d'un geste font semblant de lui lancer l'assagaie, et vite elles fuient à toutes jambes. C'est leur manière d'exprimer leur joie.

“ Après dîner, Monseigneur fut invité à un concours de jeux que j'avais organisé. Mes négrillons excitèrent au plus haut point l'intérêt de tous. Il y eut des courses libres, des courses en sac, etc. : et ces jeux étaient interrompus par des cantiques en cafre. Les exercices scolaires suivirent : catéchisme en cafre et en portugais, lecture, calcul, etc. Tout cela fit grand plaisir et, pour clore la visite à l'école, les enfants entonnèrent *Frère Jacques*. Ce chant soigneusement préparé fut enlevé d'une façon admirable.

Mgr Barroso partit ravi de tout ce qu'il avait constaté à Boroma et il écrivait :

“ Je demande à Dieu qu'il daigne continuer à répandre ses bénédictions sur cette œuvre qui est bien sienne. Je n'ignore point à quelle vie de sacrifices et d'amertumes sont livrés les missionnaires qui travaillent à Boroma. Les résultats déjà obtenus sont un gage de la prospérité qui sera donnée à leurs travaux. ”

* * *

Pendant que les missionnaires fondaient et développaient des stations le long du Zambèze, d'autres tâchaient aussi d'établir une chrétienté à Milanje, sur les flancs de la montagne de ce nom située au nord-est du Chiré, sur la route qui va de Quélimane au lac Nyassa. Comme le climat en était magnifique et vraiment tempéré, et comme la maison était bâtie à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, il n'y avait pas à redouter là les fièvres paludéennes, qui ailleurs font tant de victimes.

La fondation se fit au milieu de l'année 1891. Le R. P. Dupeyron, qui en était le supérieur, eut surtout à lutter contre la croyance aux sorciers : c'était là, en effet, un des plus grands obstacles à la conversion du peuple de Milanje, qui ne voit partout que maléfices. Qu'une personne meure d'accident ou même de vieillesse, ou de quelque autre mort naturelle, chacun croit que c'est le fait d'un sorcier quelconque. De même encore, si un malheureux a été dévoré par une bête féroce dans la forêt, ou par un crocodile qui l'a happé au bord de l'eau. Il s'agit alors de trouver le sorcier ; à cette fin on emploiera les moyens les plus ineptes, et si l'on croit avoir découvert le criminel, on le condamnera à boire le *muave*, poison très violent. La mort s'ensuit-elle, c'est signe que l'individu était coupable. Parfois le prévenu connaît l'antidote, le remède à employer, et s'il a la bonne fortune de vomir le poison, outre la vie qui lui est ainsi conservée, il a le bénéfice d'être proclamé innocent, et les accusateurs s'empressent de chercher ailleurs le vrai coupable.

Les missionnaires s'efforcèrent de détruire ces atroces préjugés.

“ Naguère, écrivait le P. Dupeyron, comme je me rendais à la chapelle pour dire la sainte messe, j'appris qu'une exécution de ce genre allait avoir lieu dans le village même qui se trouve au pied de la mission. Révolté par tant de sauva-

gerie, je laisse tout et je me rends en courant sur les lieux, décidé à tout tenter pour sauver la vie de l'infortuné, ou du moins pour lui administrer le saint baptême. C'était au milieu des champs cultivés, sur la lisière de la forêt, qu'avait lieu le *magambo* (procès). J'essaie de montrer combien sont absurdes de pareils jugements : l'accusateur ne paraissait guère convaincu. Toutefois, soit par crainte de me déplaire, soit pour tout autre motif, on finit par abandonner le procès et le sorcier supposé n'eut pas à boire la coupe empoisonnée. ”

* * *

A cette station, où ne travaillaient que deux missionnaires, les PP. Dupeyron et Dellenime (le R. P. Carvalho, Portugais, y étant mort en 1892, après un an de séjour), on attendait avec impatience des renforts. Le 5 septembre 1893, deux jeunes Pères, qui, parmi les Cafres de la colonie du Cap, avaient déjà acquis une certaine expérience de la vie de missionnaire, partaient de Quélimane pour Milanje.

De nombreux porteurs les accompagnaient. Ils avaient pour se rendre là-bas, à suivre un chemin qui présentait bien des difficultés : il leur fallait traverser des forêts sauvages et une contrée marécageuse. A Quélimane même, on fut longtemps sans recevoir d'eux aucune nouvelle, et dès lors on commença à concevoir des inquiétudes sur leur sort.

Le 2 octobre, le gouverneur fit avertir les Pères de Quélimane qu'on venait d'enterrer un prêtre. Grande fut la consternation. Que s'était-il passé ? On put savoir seulement que, depuis plusieurs jours, des Noirs, se succédant les uns aux autres, avaient rapporté vers Quélimane le cadavre du pauvre Père ; il y arriva dans un état complet de décomposition. Les derniers porteurs, qu'on avait interrogés, ne savaient rien, pas même le nom ou la provenance du cadavre. Pourtant, à la barbe, il avait été reconnu pour être Européen. Le corps n'était recouvert que d'une mauvaise pièce de vêtement. Bref, comme les autorités ignoraient à quelle religion il appartenait, il avait été enterré sans aucune cérémonie.

Fort heureusement des nègres avaient aussi rapporté son bréviaire, contenant une lettre d'obédience, que le défunt avait reçue autrefois à son départ du scolasticat d'Enghien (Belgique). Dès lors, on sut que c'était la dépouille mortelle du P. Perrodin. M. le curé vint bénir la tombe et suppléa les prières des funérailles.

Quel était le sort de son compagnon de route, le R. P. Laurent Loubière ?

On apprit bientôt que lui aussi avait succombé en route. A peu de distance de Quélimane, en effet, le R. P. Loubière avait senti les premières atteintes de la fièvre : puis les porteurs s'étant enfuis et les difficultés augmentant sans cesse, la fièvre devint plus violente, et, en peu de temps, le Père fut au plus mal.

On était au village de Berari, à cinq jours de marche de Milanje. Il avait perdu l'usage de la parole. Dans cette extrémité, le R. P. Perrodin dépêcha un homme au R. P. Dupeyron, le suppliant de venir à son aide, parce que le malade agonissait. De fait, le P. Laurent Loubière expira au bout de quelques heures. Son compagnon l'enterra au milieu même du village, et put faire élever sur la tombe une grande croix.

“ Dernièrement, écrivait de Quélimane, le P. Desmaroux, Mgr Barroso, allant à Milanje, a célébré la messe sur cette tombe : presque tout le village était présent et vit, avec surprise et édification tout à la fois, le R. P. Moura, supérieur, rester près d'une heure en prière sur la terre qui garde le corps du missionnaire. Le chef du village reçut quelque argent pour veiller sur cette tombe, et plus tard on y élèvera probablement un petit monument commémoratif. ”

Après la mort du R. P. Loubière, le R. P. Perrodin voulut pourtant continuer sa route vers Milanje.

En quelques heures de marche, il atteignait le village de Majawa : épuisé, il revint à Berari, et se décida à retourner à Quélimane. Déjà, disent les Noirs, “ il lançait le sang par la bouche, ” Il fut porté en litière pendant quatre ou cinq jours, et il expirait dans cette même litière à une journée de Quélimane.

L'épreuve était grande pour la mission du Bas-Zambèze, et la série des sacrifices se continuait sans qu'on en prévît la fin. Pour comble de malheur cette mission de Milanje devait, l'année suivante (octobre 1894), être complètement détruite, et les RR. PP. Dupeyron et Marquès eux-mêmes furent alors en grand danger.

* * *

Des autres stations, j'aurai peu à dire. Le R. P. Victor

Courtois a raconté lui-même ici les débuts de sa mission d'Inhambane, dont la direction est aujourd'hui aux mains des RR. PP. Friedrich et Arraiano.

Aussitôt après la mort du R. P. Courtois, les habitants de la petite ville d'Inhambane ouvrirent une souscription : ils voulaient lui élever un monument. Une somme assez forte ayant été recueillie, la pierre du monument fut commandée à Lisbonne : elle devait être placée sur la tombe du Père pour perpétuer sa mémoire. Le R. P. Courtois était, en effet, très connu et très estimé dans le pays : les protestants eux-mêmes lui avaient bien de l'attachement, et sa mort avait causé une émotion des plus vives.

A Quélimane, le R. P. Desmaroux, fortement appuyé par le R. P. Moura, voit ses travaux vraiment bénis de Dieu. La petite chapelle se remplit de Cafres nouvellement baptisés, et l'assistance aux cérémonies est exacte et édifiante. Pendant l'année qui vient de s'écouler, ce Père a conféré près de six cents baptêmes.

D'autre part, l'école du Bon-Jésus a été comme renouvelée : quatre-vingt-douze élèves s'initient aux éléments les plus nécessaires, sous la direction suave et active tout à la fois du P. Aloys Beache.

Le R. P. Desmaroux disait naguère les espérances que son cœur concevait :

“ On peut assurer, écrivait-il, que l'heure de la conversion de ces tribus innombrables a sonné, si Notre-Seigneur inspire à un grand nombre de Pères de venir nous aider. Les Cafres n'offrent pas beaucoup de résistance pour embrasser notre religion et ils se laissent facilement instruire. Il suffit de gagner leur confiance et de les faire sortir un peu de leur indolence naturelle. Ils ne sont pas idolâtres : l'idée de l'unité de Dieu, maître souverain de tout l'univers, est conservée chez eux, et ils n'ont pas de termes pour dire *Dieux* au pluriel. Ils croient à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme ; l'erreur de la métempsycose est répandue dans quelques régions. Ici et dans le nord de la province, ils disent que les âmes vont au ciel après leur sortie du corps. Quelle différence entre nos Cafres et les païens qui viennent des Indes pour faire le commerce ! Ceux-ci sont orgueilleux et ne veulent pas entendre parler de la religion chrétienne. ”

Tout proche de Quélimane, une mission commencée en 1890, avait été reprise dernièrement par le R. P. Torrend ; elle était située dans un centre très peuplé. Pourtant comme cet endroit était marécageux, on tâcha de donner à la résidence du Père un peu plus de hauteur. Bref, le moment était venu de catéchiser et de convertir, après avoir préparé le matériel de la mission, quand survinrent des pluies torrentielles, qui firent écrouler dans le pays murs et maisons en quantité. La maison du R. P. Jules Torrend ne fut pas épargnée, et dès lors la station des Saints-Anges, comme on l'appelait, dut se transporter ailleurs.

Depuis longtemps on désirait établir une mission au confluent du Chiré avec le Zambèze, au pied même du mont Morumbala. C'est là que le R. P. Torrend fonde depuis mars 1895, une nouvelle mission. Il est établi en ce moment à Chirembé, sur la rive droite du Chiré, en face d'Inhanguingue.

On désire que cette mission s'établisse définitivement sur la rive gauche du Chiré. Le Chiré reçoit tout près de là les eaux de la Ntunkwé. Cette rivière contourne pittoresquement le mont Morumbala à l'est, et les missionnaires, en fondant sur ses bords un centre chrétien, pourraient être plus assurés d'y trouver pour eux-mêmes un endroit salubre et de s'y garantir contre le grand ennemi du missionnaire en Afrique, la fièvre.

* * *

Je ne saurais donner meilleur conclusion à ces notes sur la mission du Bas-Zambèze qu'en faisant connaître ici le beau et sincère témoignage qu'un ancien gouverneur général de Mozambique, M. Auguste de Castilho, dont j'ai déjà cité quelques lignes, voulait bien rendre naguère aux missionnaires :

“ Vous savez l'encouragement que j'ai toujours accordé dans le Mozambique aux vaillants missionnaires qui travaillent dans le seul but de la civilisation et de la lumière chrétienne. Le R. P. Courtois, le P. Hiller, le P. Zimmermann, que j'ai vus à l'œuvre à Boroma, sont de véritables héros, qui ont beaucoup contribué à la civilisation des sauvages du Zambèze et à l'affermissement de la domination portugaise.

“ Ce n'est pas seulement parmi les marins et les militaires qu'on trouve des exemples de courage et de dévouement.

Tandis que ceux-ci reçoivent des distinctions honorifiques et les grands applaudissements, vous autres, missionnaires, qui n'attendez d'autres récompenses que celles de votre conscience, vous travaillez sans relâche à la grande œuvre, à dissiper les ténèbres de l'ignorance, toujours avec le même zèle, sans crainte, sans ambition, jusqu'au martyre. ”

* * *

Ces quelques pages auront montré que, du haut du ciel, le Maître de la moisson peut bien dire avec vérité : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. S'employer à recueillir cette moisson d'âmes, on le peut par la prière et par l'aumône : par la prière qui fera descendre sur ces pauvres abandonnés la lumière divine et sur le missionnaire la grâce d'aborder de front et vaillamment tant et de si grands labeurs, et cela jusqu'à la mort : par l'aumône qui procurera à l'esclave la liberté et au prêtre, qui l'instruit et le sauve, son pain de chaque jour.

En retour de cette coopération, Dieu sera généreux : n'est-il pas invoqué et supplié là-haut par tant de missionnaires déjà morts à la peine ! Depuis quinze ans, vingt-quatre missionnaires ont succombé au Bas-Zambèze, emportés par la fièvre ou usés en peu de temps par les fatigues et les privations.

Puissent-ils obtenir de Dieu que bien des cœurs s'ouvrent à la pitié de ces malheureux Noirs et que se lèvent de nombreux ouvriers apostoliques pour continuer l'œuvre !

Le règne de Dieu en cette région ne fait que commencer. Mais tant de croix tombales s'élèvent le long du Zambèze qui rappellent que des prêtres de Jésus-Christ ont sacrifié là leur vie pour les âmes ; tant de sites ont à redire leurs efforts généreux pour fonder des chrétientés ; tant de sacrifices, enfin, de toute sorte ont marqué les premières années de cette mission, qu'il y a lieu d'espérer, pour la propagation de l'Évangile au Bas-Zambèze, un avenir prospère. Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité !